

Henri Guillemin

Emile Zola

sa vie, le sens de son œuvre

(Conférence, 1970)

utovie / hg

EMILE ZOLA, sa vie, le sens de son œuvre
collection HG

Sous la direction de Jean-Marc Carité
les éditions d'utovie rééditent
dans la collection HG
les œuvres complètes de
Henri Guillemin

pour être tenu informé de ce programme
il suffit d'envoyer vos prénom, nom et adresse aux
(par courrier)
Editions d'Utovie
Diffusion Différente
40320 BATS (France)
(par email)
utovie@wanadoo.fr

catalogue consultable
(avec achat sécurisé en ligne) sur
www.utovie.com

La numérisation de cette collection
reçoit le soutien de la région Nouvelle Aquitaine
et de la DRAC Nouvelle Aquitaine

Toute reproduction partielle ou non de la présente publication
est interdite sans l'autorisation de l'éditeur
et du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie
C.F.F. 20 rue des Grands Augustins, 75006 Paris.

Edition numérique réalisée par et pour les Editions d'Utovie
en octobre 2023
ISBN 978-2-86819-815-0 • dépôt légal novembre 2023

© Diffusion Différente, Utovie, 2023

Henri Guillemin

Emile Zola

sa vie, le sens de son œuvre

éditions d'utovie

Cet ouvrage dont le texte, non revu par l'auteur, avait été établi d'après l'enregistrement d'une conférence donnée le 19 novembre 1970 au Cercle d'Education Populaire, à Bruxelles constitua le cahier numéro 39 des éditions du C.E.P. (avril 1971, « pour le 131^e anniversaire de la naissance d'Emile Zola).

Conférence donnée à Bruxelles,
au Cercle d'Education Populaire,
le 19 novembre 1970.

Sa vie

Louis Ulbach, un écrivain assez connu à la fin du Second Empire, a dit au moment où Zola venait de publier « Thérèse Raquin » : « Décidément, ce monsieur est l'inventeur de la littérature putride... ».

Quelques années plus tard, un nommé Pontmartin qui tenait la critique littéraire de « La Gazette de France », un journal royaliste très conservateur, a dit, lui : « M. Zola me fait penser à un travailleur de nuit à grosses bottes ». Vous avez compris : l'expression désigne un égoutier, ou même peut-être pire...

Et puis voilà Anatole France — Anatole France qui, par bonheur va changer plus tard ! Voilà donc Anatole France qui, en 1887, dans « Le Temps » — après que Zola eut publié « La Terre » — écrit cette chose affreuse : « Jamais homme n'a fait un pareil effort pour avilir l'humana-

Texte — non revu par l'auteur — établi d'après l'enregistrement sur bande magnétique. Nous nous sommes efforcés de conserver toute la saveur et la spontanéité du langage parlé.

nité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon, tout ce qui est bien... » Et comme si cela ne suffisait pas, Anatole France a remis ça quinze jours plus tard en disant : « M. Zola est décidément quelqu'un dont on pourrait dire qu'il serait meilleur qu'il ne fût pas né... »

Eh bien, c'est de ce personnage mal avenant que nous allons tenter l'approche. Je vais essayer de le regarder dans sa trajectoire ; puis, dans une deuxième partie, plus courte, de m'approcher — si je peux — de son identité intérieure.

Dans son « Histoire de la III^e République », Jacques Bainville — Jacques Bainville se faisait passer pour un historien, mais comme il appartenait à l'Action Française, ces deux termes s'excluent ! — Jacques Bainville disait : « Zola est un demi-Italien, un quart de Grec, trois ou quatre fois métis, mais pas un bel échantillon de l'humanité. » Eh bien, naturellement, c'était faux. Il y avait seulement le fait que le père de Zola était, en effet, un Italien : il est né à Venise en 1795. Mais quand on cherche du côté des ancêtres, on ne voit pas une goutte de sang grec. Zola était italien du côté du père, mais du côté de la mère, c'est vraiment le plus pur sang français, le sang de l'Île-de-France. Sa mère était née Aubert ; elle était la fille d'un vitrier et d'une

couturière de Dourdan, dans la Beauce. Alors on peut dire, si vous voulez, que du côté des entrailles d'où il sort, il appartient à cette même race humble et forte qu'un Péguy, par exemple.

Ce petit enfant vient au monde le 2 avril 1840. Son père, François Zola, qui était ingénieur, avait une certaine notoriété en France. Il ne s'était pas fait naturaliser Français. Il restait Italien, mais en 1840 il avait collaboré aux fortifications de Paris. Vous vous rappelez peut-être que M. Thiers avait entouré Paris d'une ceinture de forts. Eh bien, François Zola avait participé à leur édification. Et puis, il était descendu dans le Midi et il était en train de s'occuper, à Aix-en-Provence, d'une adduction d'eau potable dans la ville. Il avait créé un barrage qui existe encore ; ce n'est pas un des grands barrages d'aujourd'hui ; c'est un petit barrage, mais qu'on appelle toujours « le barrage Zola ».

Cet homme avait eu pas mal de capitaux personnels, non qu'il fût très riche, mais il avait une certaine aisance. Puis voilà que, le 27 mars 1847, se rendant à Marseille pour ses affaires — donc le petit Emile n'avait pas même sept ans —, cet homme est emporté par une pneumonie ou une pleurésie dans un hôtel de Marseille, avec une soudaineté incroyable. C'est une catastrophe pour la famille. Ils étaient assez riches, je viens de vous le dire, et puis main-

tenant, il va y avoir des difficultés financières très grandes. Mme Zola va être en présence de difficultés, de procès. Qui y a-t-il dans la famille ? Il y a Mme Zola, il y a le petit Emile et puis il y a les grands-parents, c'est-à-dire les Aubert : le père et la mère de la mère. Quand on suit les déplacements de cette famille, qui va déménager assez souvent, on s'aperçoit qu'elle va quitter le quartier du centre, neuf, là où il y a de belles maisons, pour aller d'année en année dans des quartiers moins nobles. Et cela va finir, quand le petit a dix-sept ans, par deux pièces — ils sont là tous les quatre dans deux pièces —, qui donnent sur une espèce de boyau noir, qui est un déversoir d'immondices.

Le gamin, on l'avait mis assez tardivement en classe. Mme Zola adorait son enfant unique ; elle avait voulu le garder le plus longtemps possible auprès d'elle. Elle l'avait mis seulement à huit ans ou neuf ans chez les religieuses, et ensuite il est entré au collège d'Aix. Il n'était pas extraordinaire, vous savez ! Il s'appliquait, mais ce n'est pas ce qu'on appelle un aigle... Il avait de bonnes notes, et comme il était demi-pensionnaire, il envoyait quelquefois des petits billets à sa mère. On en a retrouvé quelques-uns où il disait : « Je n'ai pas bien réussi, mais tu verras, je vais m'appliquer ». Enfin, un très bon cœur ; mais il n'était jamais dans les tout premiers de la classe. Nous avons un petit

renseignement sur lui — vous savez : de ces petits détails qui me plaisent beaucoup. C'est Cézanne, le futur peintre, Cézanne qui était son camarade de classe au collège qui dit : « Oh oui, je me rappelle bien Emile quand il était petit, souffreteux et pensif ». Voilà deux mots intéressants. « Souffreteux », oui : les quelques photographies que nous avons de lui montrent un enfant assez blême. Et « pensif », oui : il était triste, peut-être parce qu'il n'avait pas de père.

Et il y a aussi ce détail — assez misérable, mais cela compte pour un gosse — : il avait une difficulté de prononciation. Il zézayait, comme on dit. Il disait : « Ma tulotte. Mon p'tit sien ». Bien entendu les copains se moquaient de lui ; aussi était-il dans son coin de la cour, là, très souvent, seul.

Voilà que, en novembre 57, il a donc dix-sept ans, il voit mourir sa grand-mère. Quand il avait sept ans, à la mort de son père, il était bien trop petit pour savoir ce que c'est que la commotion d'une mort ; tandis que maintenant, à dix-sept ans, il voit disparaître cette grand-mère qu'il n'avait jamais quittée. C'est un coup très profond pour lui. C'est la première rencontre sérieuse avec la mort. Alors, bien plus tard, dans ce livre qui s'appelle « La Joie de vivre » et qui est sourdement autobiographique, il écrira une phrase dont je suis sûr qu'elle s'applique à lui,

que c'est un souvenir de ce qu'il avait connu à dix-sept ans : « On était quatre et un trou se creusait, on restait trois à grelotter de misère. C'était donc ça mourir. C'était ce " plus jamais " ».

Dans cette même année 57, il s'approche tout de même, avec du retard, du baccalauréat. Voilà sa mère qui se persuade qu'il serait peut-être mieux préparé au baccalauréat s'il allait à Paris. Vous savez, c'est une fascination, qui aujourd'hui disparaît par bonheur, mais la province française fait des études à Paris. Comme il faut une bourse pour ça, elle va faire agir tout ce qu'elle peut. Elle va même aller trouver M. Thiers, puisque Thiers avait autrefois utilisé son mari. Elle obtient finalement une bourse pour son garçon ; mais c'est en pleine année scolaire. Emile est alors en seconde ; et c'est après la première, c'est-à-dire la rhétorique, qu'on se présente au bachot. Au milieu de son année de seconde, Mme Zola transplante donc son malheureux garçon d'Aix, où il était au Collège Royal, pour l'envoyer à Paris, au Lycée Saint-Louis.

A Paris, d'abord il est complètement désorienté, parce que c'est au milieu d'une année d'étude qu'il affronte d'autres camarades, d'autres professeurs. En plus, il n'aime pas Paris, ça l'effraie. Il a toujours son zéaiement. Puis il a quelque chose de complémentaire. Puisque c'est un garçon du Midi — il a vécu à Aix presque

tout le temps — il a pris l'accent méridional, et les Parisiens sont quelquefois très méchants pour les Méridionaux : on se moque de ce petit Zola qui parle en zézayant et avec un accent marseillais.

Il se présente au baccalauréat et il échoue. Alors il dit à sa mère : « Je crois que tu t'es trompée » — Il l'aimait bien, vous savez ; il lui parle doucement : « Je crois que tu t'es trompée en me faisant déplacer, en venant à Paris. Tu vois, je ne suis plus dans mon élément. Tu pourrais peut-être faire des démarches administratives pour que je puisse me présenter à la session d'automne à Aix. » Alors elle se débrouille, elle obtient le transfert administratif du dossier de Paris à Aix, où il aurait dû rester. Il se présente à la session d'automne, et il est de nouveau battu. Double échec au baccalauréat. Pour son malheur, c'est un boursier. Il échoue deux fois : on ne lui renouvellera donc pas sa bourse. Il y avait deux interprétations : ou bien c'est un paresseux, ou bien c'est un minus ; alors il n'est plus question de bourse. Comme la mère n'a pas d'argent, Emile Zola, grand écrivain futur, ne sera pas bachelier... Et il est fort en retard, puisque sa mère l'avait mis trop tard en classe. Si bien que le voilà, à dix-neuf ans, sans situation, sans rien. Rien dans les mains, rien dans les poches... Vous voyez, il ne sait pas ce qu'il va devenir. Alors il cherche, il tâtonne. Et il y a une lettre à son ami Baille (Cézanne et Baille sont les deux camarades

qu'il avait gardés) où il dit : « Me voilà près de mes vingt ans — c'est vrai, un mois après il les avait — et je suis encore à la charge de ma mère qui a à peine de quoi pour vivre elle-même. »

Il a fini par trouver — le 1^{er} avril 60, c'est juste la veille de ses vingt ans — un emploi de gratte-papier à ce qu'on appelle les Docks de la Douane. Les Docks de la Douane étaient situés au diable, du côté du Château d'Eau, c'est-à-dire aujourd'hui la Gare de l'Est. Il habitait avec sa mère dans le V^e. Il n'avait évidemment pas d'argent pour prendre un fiacre, ni même un omnibus ; alors il y allait à pied. Sa mère lui donnait un petit casse-croûte pour manger au bureau, ce qui était pourtant défendu. Il était payé soixante francs par mois. (J'ai fait faire un calcul. Cela fait moins de deux mille francs belges d'aujourd'hui : de quoi ne pas vivre, quoi...) Au bout de deux mois, voyant que c'était un métier impossible, il va démissionner. Mais quoi faire ?

Alors c'est là où il va faire un coup de tête. Depuis un certain nombre d'années, il écrivait. Il écrivait surtout de la poésie. C'est amusant de penser que Zola, pour nous grand prosateur, a commencé par être poète. Vous savez, dans cette édition définitive qu'on a sortie maintenant chez Tchou — c'est Henri Mitterand qui en est le responsable — on a publié tous les vers de Zola, qui jusqu'à il y a quelques années étaient

inédits. On en connaissait quelque douze cents ; mais il y en a trois mille à trois mille cinq cents. Ce n'est pas très bon ; mais il est intéressant de penser que Zola a commencé par une littérature : imitation de Musset, imitation de Lamartine.

Il écrivait beaucoup. Il disait volontiers, paraît-il, en se frappant la poitrine : « J'ai quelque chose là. » Ce qui ne voulait pas dire qu'il était tuberculeux, mais enfin qu'il avait du génie, quoi. Comme sa mère le regardait écrire, il lui dit : « Tu sais, pour que je puisse me réaliser, pour que je puisse écrire comme je veux écrire, il faut que je sois tout seul ; il faut que je te quitte. » C'est un menteur, un menteur gentil ; vous comprenez, il en a assez de voir sa mère se priver pour qu'il mange lui-même. Et il avait décidé de la quitter pour se débrouiller. Alors pendant deux ans, de 60 à 62, c'est-à-dire de sa vingtième à sa vingt-deuxième année, ce garçon va faire une connaissance directe de la misère.

La misère, ce n'est pas la même chose que la pauvreté. La pauvreté : on est gêné. Mais la misère : c'est le type qui ne sait pas s'il mangera demain. Quand je réfléchis, quand je regarde dans la littérature française, qui a connu la misère... On dit : François Villon. Ce n'est pas sûr. Il paraît qu'il était socialement mieux qu'il ne l'a fait croire. Mais il y en a un, auquel on ne

pense jamais et qui a connu la misère, c'est Chateaubriand. Quand on dit « Chateaubriand », on voit le monsieur doré sur tranche, l'académicien, le ministre, les affaires étrangères, et tout ça. Mais quand il avait débarqué en Angleterre, en 93, je vous assure que c'était effectivement la misère. L'émigration française, il y en avait de deux sortes. Il y avait les émigrés plantureux, qui avaient déjà transféré leurs capitaux en Angleterre ; ceux-là étaient tranquilles. Et puis il y avait les émigrés comme lui, qui n'avaient pas le sou, et quand ils débarquaient sur le sol britannique, ils ne savaient pas comment vivre. Pendant environ six semaines ou deux mois, Chateaubriand va survivre en mendiant une poignée de farine chez les boulangers, en délayant cette poignée de farine dans l'eau des ruisseaux ou des fontaines. Enfin il a su ce que c'était la misère, mais cela n'a duré que quelques semaines, tandis que pour Zola, cela va durer deux ans. Quand plus tard Zola parlera de la misère, il le fera autrement que par des connaissances livresques : il en a une connaissance personnelle.

Alors, comment est-ce qu'il vit ? Eh bien, l'on sait qu'il est dans divers hôtels minables, hôtels remplis de prostituées surtout, toujours dans le même quartier pas loin de sa mère, parce qu'il l'aime beaucoup ; il n'habite plus chez elle, mais il va la voir tous les jours. Et il essaie de trouver des emplois. Comme il n'y avait pas de machines

à écrire à ce moment-là et qu'il fallait faire les adresses à la main, dans les maisons de commerce, il se proposait pour faire des adresses. Deux années, au moment de Noël, il va tirer des sonnettes pour demander si des gens bien ne veulent pas envoyer un certain nombre de cartes de visite ; alors c'est lui qui portera les cartes de visite. Enfin, tout ça, c'étaient des expédients.

Cézanne, qui était venu le voir pendant l'hiver 60-61, l'a trouvé au lit. Il lui demande : « Tu es malade ? — Non ce n'est pas que je sois malade, mais j'ai mis au clou — au mont-de-piété, quoi ! — à peu près tous mes vêtements, en particulier le pardessus que Maman m'avait donné. Il fait un froid de canard, par conséquent je ne peux pas sortir en veston ; alors je reste au lit pour avoir un peu chaud. » Parce qu'il n'avait même pas de quoi s'acheter un petit morceau de coke ou de charbon de bois pour faire du feu dans sa chambre. Il était livide, évidemment parce qu'il ne mangeait pas. Il avait, paraît-il, un petit tonnelet d'huile qu'il s'était fait envoyer du Midi, par des amis qu'il avait gardés à Aix, et il se nourrissait d'un croûton de pain qu'il trempait dans son petit baril d'huile. Eh bien, c'est pendant ces deux années de misère extrême que Zola va avoir une aventure qui vous paraîtra de rien du tout et qui a été pour lui une commotion extraordinaire.

Je vais vous raconter cela en détail. Il a donc passé vingt ans et il n'a jamais approché aucune femme. C'est un garçon extraordinairement farouche et avec des idées de l'autre monde. Enfin il s'était dit : « Moi, quand je me marierai, j'aimerais que ma femme soit vierge ; alors je voudrais l'être aussi. » Il racontera plus tard à propos de ses promenades dans la campagne d'Aix avec son camarade Baille : « Quand nous pensions à Paris, pour nous, les provinciaux, Paris, c'était la ville des grisettes .» (Vous savez, c'est-à-dire des courtisanes, des putains.) Et il ajoutait : « Nous demandions à Dieu (vous entendez, c'est du Zola, cela !) nous demandions à Dieu de nous envoyer une âme flétrie pour la lui rendre jeune et blanche de notre amour. » Vous voyez, des gars qui avaient la tête tournée par « La Dame aux Camélias », par « Marion Delorme » et d'avance par une histoire à la « Résurrection » de Tolstoï... Et vous savez que Zola va écrire quelques années plus tard « La Confession de Claude », qui est justement l'histoire d'une tentative de relèvement d'une prostituée.

Jusqu'en 1936, ce n'est pas tellement, tellement vieux, tout le monde a cru que « La Confession de Claude » était un roman d'imagination. Eh bien, pas du tout. C'est Henri Barbusse — vous savez, Barbusse qui a écrit « Le Feu » pendant l'autre guerre et qui a eu le Prix Goncourt — qui a découvert une certaine lettre, que je suis

allé voir (il faut toujours aller voir les documents) à la Bibliothèque Nationale. C'est une lettre de janvier 65 adressée à Zola, avec en haut « Fonderies de Pont-à-Mousson » et signée « Pajot ». Ce Pajot, dont je ne sais rien, était un camarade de Zola. Il lui dit : « Tu es gentil de m'avoir envoyé ton bouquin, mais tu sais, j'ai eu de la peine à le lire tellement j'en avais le cœur serré, tellement je te revoyais toi et Berthe avec sa robe en lambeaux. » Cette lettre, c'est la preuve que « La Confession de Claude » est d'inspiration autobiographique. Claude, c'est Emile et celle qui s'appelle Laurence a existé, elle s'appelait Berthe.

Alors on a essayé de se renseigner, et voilà comment les choses se sont passées. Il habitait donc dans un hôtel borgne, épouvantable ; il habitait tout au sommet, sous le toit, dans la rue Soufflot, la rue qui monte vers le Panthéon. Je vous ai dit que c'était plein de prostituées, ces maisons-là. Et voilà qu'une nuit, une de ces filles pousse des cris ; elle avait mal au ventre ; elle pousse des cris épouvantables ; personne ne pouvait plus dormir à cause de la vie qu'elle menait. On lui met de l'eau sur la figure, on lui tamponne les tempes avec du vinaigre et lui-même, Zola, est descendu pour voir ce qui se passait. Cette prostituée se calme, elle semble maintenant souffrir moins ; alors les gens rentrent dans leur chambre, et une des maquerelles qui étaient là dit : « Il faudrait tout de même quelqu'un pour la garder ».

Le Zola, qui a vingt et un ans, un petit barbu comme ça, à la figure blême, dit : « Moi, je me propose pour la garder. » Vous vous représentez cette chambre de prostituée : il y a le lit, l'instrument de travail quoi ; il y a une table ; il y a une chaise et il est assis. Il est assis avec cette fille qui dort. Et il passe toute la nuit à la veiller, et quand elle se réveille le lendemain matin, elle le regarde et elle lui dit : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Il l'avait peut-être croisée dans l'escalier, mais vous savez, baissant les yeux : c'est une prostituée, quoi. Il dit : « Vous étiez malade hier soir, alors je vous ai veillée. » Elle dit : « Tu as passé toute la nuit là ? — Mais oui. Il fallait bien que quelqu'un... » Alors cette fille le récompense, comme elle peut le récompenser. C'est la première fois qu'il fait l'amour.

Dans les dispositions qui sont les siennes — vous n'allez pas me croire, et cependant c'est exactement ce qui s'est passé — il dit : « Je ne veux pas me conduire comme tous les autres hommes qui mettent (c'était le prix à ce moment-là) quarante sous sur la cheminée, et puis qui s'en vont. Maintenant, j'ai usé du corps de cette femme, j'ai une responsabilité sur elle. Je vais la garder. » Alors il lui dit : « Tu sais, je pourrais m'occuper de toi. » Et même, figurez-vous, c'est vrai, on en est sûr, il va lui dire : « Et peut-être qu'on pourrait se marier... » Alors cette fille lui dit : « Mais tu as un boulot ? Tu as un travail ?

Tu... — J'écris des vers. » Alors la fille, vous comprenez, se dit : « C'est bien ma chance de tomber sur un siphonné, un garçon qui écrit des vers et qui veut m'épouser ! » Mais lui, Zola, dit : « Mais avant de faire ce que tu fais là, quel métier avais-tu ? — J'étais couturière, dit-elle. » Et il lui dit : « Eh bien, tu vois, tu devrais reprendre ton métier de couturière. — Ah, je te vois venir, elle dit, alors tu veux que je travaille et pendant ce temps-là tu feras de la poésie... »

Eh bien, pendant trois semaines, ce malheureux va s'acharner à essayer de se faire écouter par cette femme. Et alors, si vous vous reportez à ce texte qui est vrai, dont on sait aujourd'hui que c'est vrai, « La Confession de Claude », où il raconte que le garçon Claude, c'est-à-dire lui, est étendu le long de cette femme... Il la tient dans ses bras, il lui parle torrentiellement à l'oreille pour se faire comprendre : « Fais-moi confiance, tu verras », lui disant des choses brutales même : « Tu n'es plus tellement jeune. Regarde où tu en es maintenant ; c'est déjà presque le ruisseau, alors ce sera peut-être l'hôpital. Tandis que si tu me fais confiance, cela pourra peut-être marcher. » Elle, elle ne répond rien. « Ce front dur (je cite « La Confession de Claude ») ce front dur, cette bouche froide, cette détermination de ne pas m'écouter, de ne pas me répondre, je me suis déchiré à vouloir me faire entendre d'une âme morte. » Bon, cela a duré trois semaines.

Un jour, la fille lui a dit : « Allez, va-t'en. » Mais alors, il est marqué, il est terriblement marqué. C'est lui qui l'a écrit dans une lettre : « Toute la saleté humaine s'est dressée devant moi », et il dit encore : « J'ai été ému par la condition de cette femme, je pensais que son âme était en péril ». Mais comme c'est un garçon parfaitement lucide, il sait bien que l'âme de cette femme ne l'aurait pas excité si son corps ne l'avait pas excité et il dit : « ...tout le départ enchanté vers le pays des nobles tendresses sous le coup de fouet de l'instinct génésique. » Puis une espèce de fureur le prend contre cette littérature de l'époque, vous savez, Musset : « Mimi Pinson », ou bien Henri Murger : « La Vie de Bohème », où les grisettes, comme on dit — je vous dis la traduction : « putains » — où les grisettes sont toujours si charmantes, si souriantes ; elles habitent toujours des mansardes où le soleil donne toute la journée, on le sait car même il y a des géraniums sur la fenêtre ; mais lui, il dit : « Je sais ce que c'est maintenant, une mansarde : il y a des poux, et ça sent mauvais. Ils mentent, ils mentent, ils mentent. » Il écrit ça trois fois. « Si jamais j'écris, dit-il, eh bien, je dirai la vérité. »

Je voudrais vous montrer, à l'aide de citations, ce Zola de ving et un, vingt-deux ans, l'état de divorce intérieur, enfin de division, qui est le sien. D'abord : « J'ai deux existences parallèles : l'une, ici-bas, dans ma misère ; l'autre, dans la

profonde pureté du ciel bleu. » Deuxième citation : « La réalité est affreuse, elle nie toutes ces choses grandes et pures dont l'amour ne veut pas mourir en moi. » Troisièmement : « J'ai en moi à la fois un âpre besoin du réel et une impossibilité de dire adieu aux espérances du rêve. » Voyons, quand il dit : « âpre besoin du réel », mais on sait ce que cela veut dire si l'on a lu cette « Confession de Claude ». (J'ignore si ce petit bouquin, peu publié, a paru en édition de poche, mais il faut le lire parce qu'il révèle beaucoup de choses.) « Apre besoin du réel » : il voudrait suivre, s'il y a moyen, le chemin qu'a parcouru cette fille. Il se dit : « C'est tout de même vrai : il y a eu un moment, quand elle avait deux ans, trois ans, cette enfant était comme tous les petits enfants, « avec le ciel dans les yeux » comme on dit. Et maintenant, voilà ce qu'elle est. D'où est-ce qu'elle sort ? Par où a-t-elle passé ? Dans quelle atmosphère a-t-elle respiré ? Qu'est-ce que c'était, ses parents ? Quand elle a commencé à se méconduire, qu'est-ce qu'on a fait ? On l'a aidée ou bien on l'a poussée ? » Et puis, comme il n'est pas bête, il dépasse le plan de cette femme simplement, et il réfléchit à nous tous et il dit : « Il y a aussi un moment au départ où l'on est assez bien, assez pur, assez gentil, assez généreux et puis quand on arrive à cinquante, soixante ans, on est cette créature à demi dé faite, pleine de mau vaiseté et de nuit. » Seulement, il écrit lui-même : « Je n'ose encore fouiller toutes ces misères. » Parce que faire une

pareille étude, suivre de pareils chemins, c'est noir, hein, et le tempérament de Zola, j'y insiste beaucoup, ne le pousse pas dans la direction qui sera celle qu'il va prendre avec les « Rougon-Macquart ».

Les « Rougon-Macquart », vous savez assez ce que c'est — c'est une vue brutale de la réalité — eh bien, il se forcera pour le faire. Parce que dans une lettre à son copain Baille, il lui dit dans un vocabulaire maladroit, mais ce que je veux, c'est que vous fassiez attention à l'idée qu'il y a derrière — il dit : « En réalité, en littérature, il n'y a que deux voies, il n'y a que deux directions : il y a la satire, ou il y a le cantique. » La satire, c'est la dénonciation en vers et en prose des laideurs et des vices de la vie réelle et puis il y a le cantique ; et d'une manière très enfantine, il explique que le cantique, c'est comme un baiser sur le cœur qui vous fait désirer l'Infini. « Eh bien, moi, je suis de ce côté, dit-il, je suis du côté du cantique. » Et il ajoute : « Il ne sert à rien pour guérir un homme de lui montrer son mal, mais au contraire, de lui faire voir le bonheur qu'il trouverait s'il avait suivi la bonne route. »

Vous voyez, ce garçon, qui est absolument orienté vers ce qu'il appelle le cantique, va écrire comme premier livre — on ne le sait jamais, parce qu'il n'est pas bon, c'est vrai — un livre qui s'intitule « Contes à Ninon ». Il avait vingt-

trois, vingt-quatre ans, quand il le fait. « Contes à Ninon », je crois bien qu'il essaie un peu de tricher avec son titre, pour faire croire au public que le jeune homme qui écrit ce livre-là et qui le dédie à une Ninon, a laissé, là-bas, d'où il vient (il l'écrit dans la préface : quelque part en Provence) une fille qu'il aimait. Non. Il n'y a pas de Ninon. Et si vous prenez bien la préface, il l'appelle « mon bon ange gardien », « l'ange de mes solitudes », cela veut dire quoi, en réalité ? Eh bien, il dédie ce livre au garçon qu'il était encore à dix-huit ans quand il n'avait pas quitté Aix et qu'il se promenait avec Baille et les camarades dans la campagne en parlant de ce que je vous ai dit tout à l'heure. Et il dit : « Ninon, tu ne sais pas comment va le monde. Les fleurs y sont malades et bientôt les cœurs seront morts. » Mais lui, il voudrait empêcher les cœurs de mourir, alors il écrit des histoires invraisemblables. Je ne vous les recommande pas, c'est embêtant. Mais c'est drôle que ce soit du Zola, hein ! La première s'appelle « Simplicite ». « Simplicite », c'est l'histoire de ce que Flaubert, lui, appellera « Un cœur simple » : un brave cœur à qui il arrive toutes sortes de misères. La seconde histoire, qui est encore pire, s'appelle « Sœur des pauvres ». Je vais vous la résumer. Il s'agit d'une petite fille — cela peut avoir été inspiré de Cosette, vous savez — une petite fille qui est élevée par des parents adoptifs et qui est l'esclave de ces gens. Elle est malheureuse, elle est malheureuse comme tout,

elle est maltraitée. Et une fois, ces gens ont bien voulu quand même lui donner un sou, un. Un beau sou neuf. Alors cette petite qui a deux heures de congé, avec son sou neuf, elle se dirige vers la ville pour voir si elle peut acheter quelque chose (à ce moment-là avec un sou on pouvait acheter quelque chose !). Mais en se dirigeant vers un magasin, où elle a vu, je ne sais quoi, peut-être une poupée, elle voit sur un banc une pauvre femme en loques, le sein, comme ça, avec son petit enfant en loques qui tétait. Cela lui fait beaucoup de peine que cette femme a l'air si misérable et qu'elle a un petit bébé ; alors elle lui donne son sou. Elle ne s'en rendait pas compte, mais c'était la Sainte Vierge, figurez-vous... Alors cette femme lui rend son sou, un sou tout vieux avec une vague inscription ; mais c'est un sou miraculeux, si bien que dès qu'elle le dépense, elle en a deux à la place, si bien qu'elle va devenir formidablement riche et qu'elle fera le bien de toute la contrée. Oui, oui, c'est du Zola ! Mais en même temps, Zola se dit à lui-même : « Tu n'aimes pas le réel ; tu fuis, puisque tu inventes des histoires comme cela. » Alors, à la fin des « Contes à Ninon », il va écrire une autre histoire ; et si les premières sont bleuâtres ou azurées, la dernière, elle, est rouge et noire. Elle s'appelle « Le Sang ». C'est l'histoire de quatre soldats, dont il ne dit pas la nationalité, qui viennent de remporter une victoire, on ne sait ni quand ni où, et ces quatre soldats victorieux ont passé la nuit

sur le champ de bataille. Ils se réveillent, ils se racontent leurs rêves et les quatre soldats ont fait le même rêve, à savoir que tout le sang que la terre avait bu pendant la bataille, ressort de la terre et vient comme une inondation et ils sont obligés de s'enfuir, devant ce sang qui monte. Alors ces quatre soldats victorieux, décident le lendemain matin de désertier, de ne plus jamais accepter d'être soldat. Ces « Contes à Ninon » : zéro, hein ! ça tombe absolument dans un trou... C'est l'éditeur belge Lacroix, celui qui avait édité « Les Misérables », qui avait accepté de publier le bouquin : résultat désastreux.

Alors Zola va essayer autre chose. Il va essayer ce que l'on appelle un livre hybride. J'entends par là qu'il aura à la fois « l'âpre besoin du réel » dont il nous a parlé et une espérance du rêve. Son livre hybride, c'est sa confession, qu'il va appeler « La Confession de Claude ». Au point de vue du réel, il y aura Berthe, qu'il appellera Laurence, qui sera telle qu'elle était, c'est-à-dire pas belle, avec de la calvitie, sentant mauvais et puis il y aura le Clown. Le Clown est lui plein d'idées folles, plein d'espérances. Zola se dit : « Avec un livre comme ça, avec ce côté brutal, puisque je vais montrer une vraie prostituée et son logement, cela va se vendre. » Il a un grand espoir un moment, parce que la police avait pensé qu'il fallait interdire ce livre-là.

Alors il espère. Il se dit : « Si jamais on me poursuivait, cela ferait la même histoire que pour Baudelaire, que pour « Madame Bovary ». C'est le succès assuré, un livre poursuivi par la police ! » La police trouve cela tellement bête quand même de sa part, qu'elle arrête les poursuites. Alors, Zola est vexé. Donc, la vente de ce livre : zéro.

« Puisque les gens ne veulent pas de cette littérature bleue ou bleuâtre, eh bien, alors je vais aller de l'autre côté, en me forçant. » Lui, son goût, c'est le cantique ; et il va faire de la satire... Il pense à Balzac qui en a fait. Mais Balzac, c'est un timide, selon lui. « Il y a des choses que Balzac n'a pas osé dire. Eh bien, moi, je dirai tout. Et tant pis pour l'audace. » Et le voilà parti : c'est notre Zola, le Zola — comme on dit — « naturaliste ».

Bon, mais qu'est-ce qu'il faisait parallèlement à sa littérature ? En 62, après deux ans de crève, il avait trouvé une situation chez Hachette, mais comme « expéditionnaire ». Vous savez, un « expéditionnaire », dans l'administration, c'est un monsieur qui gratte du papier ; tandis qu' « expéditionnaire » chez Hachette, c'était la ficelle, les paquets... Il a fait ça au départ. Mais comme on s'est aperçu que c'était un garçon intelligent, qu'il avait des dons, on l'a bientôt chargé du service de presse. Puis, en 64, il va devenir chef du

service de presse chez Hachette, ce qui le met en rapport avec des tas de grands écrivains : il voit le vieux Lamartine, par exemple, et bien d'autres. Et en janvier 65, il démissionne du service de presse, parce qu'il est parvenu déjà à placer quelques proses de lui, enfin quelques articles, dans la presse. Un très grand journal, que vous ne connaissez peut-être pas, mais qui existe encore aujourd'hui, en province, « Le Progrès de Lyon », avait besoin d'un correspondant à Paris pour la critique théâtrale, picturale. Il se propose, on le prend, et voilà qu'il a maintenant un subside assuré puisqu'il écrit des articles réguliers dans « Le Progrès » et dans d'autres journaux. Il est journaliste, et c'est comme ça qu'il va vivre.

En 70, l'année de la guerre, il se marie. Il se marie avec une Alexandrine Meley. Il y a une histoire, aujourd'hui encore obscure, sur Alexandrine. Comment l'a-t-il connue ? Il paraît qu'elle vendait des fleurs place Clichy. Et quelqu'un qui connaît bien Zola m'a dit qu'il est bien possible que le froid qui s'est établi entre lui et Cézanne — vous savez qu'ils s'étaient même brouillés — viendrait de ce qu'Alexandrine Meley avait été la maîtresse de Cézanne. Quoi qu'il en soit, Alexandrine ne parlera jamais de son passé. Zola lui-même restera silencieux quand on lui demandera : « Comment l'avez-vous connue ? Comment le mariage s'est-il fait ? » Toujours est-il

que c'est la deuxième femme qu'il a entre ses bras. Il est toujours comme ça : il leur propose toujours de les épouser. C'est elle, c'est elle qui hésite. Zola, lui, veut tout de suite l'épouser, mais elle dit : « Je veux voir, je veux voir. » Pendant quatre ou cinq ans, ils vivent ensemble. La vieille Mme Zola était d'accord, elle aimait beaucoup Alexandrine. Et c'est celle-ci qui, au mois de mai 1870, se décide. « A l'usage, il n'est pas mal » dit-elle, et alors ça y est, elle devient Mme Zola. Ils vont vivre aux Batignolles, qui à ce moment-là n'était pas un quartier de Paris ; c'était un village : on y élevait des lapins. Il y travaillait, travaillait. Il travaillait toute la journée. Il faisait ses romans un par un.

Les « Rougon-Macquart » ont commencé à paraître et cela ne lui rapportait rien. Lacroix, l'éditeur belge, était courageux, vous savez, parce qu'il continuait à publier — en disant : « Mais cela viendra plus tard, il a du talent » — des livres qui ne se vendaient pas. Le premier, « La Fortune des Rougon », a été tiré à deux mille exemplaires ; on en a vendu neuf cents. Du second, qui était « La Curée » — je crois —, on en a vendu douze cents exemplaires. Zola ne gagnait pas du tout sa vie avec ses livres, mais il s'entête. « J'ai quelque chose là », vous savez... Il s'entête, il sentait qu'il devait continuer. Il avait inventé cette grande fresque. Il n'avait pas trouvé tout de suite le nom de « Rougon-Macquart »,

mais il avait dit à Lacroix : « J'ai dans la tête dix volumes ». Vous savez que cela ne fera pas dix volumes, cela fera vingt volumes, en réalité. Il a commencé cela en 1868 et il l'a terminé en 1893.

Mais avec quoi vit-il ? Eh bien, avec sa prose de journaliste. Il n'est pas mal payé, il gagne une somme de 1.500 francs à peu près, 1.500 francs de l'époque, il faut multiplier cela au moins par trois ou par quatre, enfin il s'en tire bien.



Zola avait une vénération pour Flaubert. Une vénération ! Flaubert — qui va mourir en 1880 — était quelqu'un qui n'avait pas voulu jouer le jeu mondain pour parvenir. Dans une lettre, Flaubert dit : « La célébrité s'obtient à force de courses. » Cela voulait dire quoi ? Cela voulait dire que pour faire une vraie carrière littéraire, surtout pour accéder à l'Académie française, il n'est pas indispensable d'avoir du talent — c'est plutôt même dangereux — mais ce qui est très important, c'est d'avoir des relations. Il faut voir des belles dames, il faut offrir des cocktails, il faut envoyer des bouquets, il faut offrir des réceptions. Ah ! c'est comme ça que l'on fait une grande carrière. Flaubert n'avait pas voulu le faire, Zola non plus. Zola était quelqu'un que vous

ne voyez pas dans ce qu'on appelle les cafés littéraires. Il n'est pas un boulevardier, il ne va pas dans les coulisses, il n'a pas de relations. Il est chez lui, du matin au soir, en se disant : « Les gens finiront bien par s'apercevoir que j'existe. » Là, ça ne marche pas.

En 1874 — cela fait donc dix ans qu'il travaille, puisqu'il a publié ses « Contes à Ninon » en 1864 — il publie de « Nouveaux Contes à Ninon », qui ne sont pas bien bons, et dans la préface il dit : « Je me suis enfermé, pour ne mettre que le travail dans ma vie, et je me suis si bien enfermé que personne ne vient plus me voir. » Il a l'impression qu'il est sur un mur du fond, mais il va continuer, il va s'acharner. Il faut dire que Lacroix avait fait faillite, qu'un nouvel éditeur s'était emparé de Zola, M. Charpentier, qui va prendre des risques et qui dit : « Je suis sûr que cela va marcher, Zola a quelque chose dans le ventre. » En effet ! Et en 76, avec « L'Assommoir », c'est-à-dire douze ans après son premier livre, Zola va enfin percer, on va parler de lui.

« L'Assommoir », c'est un très grand livre, ce n'est peut-être pas « le » chef-d'œuvre (à mon avis c'est « Germinal » le chef-d'œuvre des « Rougon-Macquart »), mais c'est un très grand livre. C'est un livre dont il dira lui-même : « Non seulement je voulais faire parler le peuple comme il parle, mais un livre qui aura l'odeur du peu-

ple. » Alors ça fait un boom, naturellement. D'autre part Zola a eu le courage de s'attaquer à un sujet que les Français n'aiment pas que l'on traite, à savoir l'alcoolisme. Il va dire des choses terribles sur les ravages de l'alcoolisme dans le peuple, ce qui le fera du reste mal voir par une certaine partie de l'opinion publique. Toujours est-il que le livre qui a paru d'abord en feuilleton, puis en volume, a un succès énorme. Pour la première fois, Zola entre dans la notoriété et aussi dans la grande aisance, qui ne le quittera plus.

Comme ce que j'ai à vous raconter dans l'ensemble est plutôt funèbre, je crois que l'on peut se permettre un instant de sourire avec ce qui lui arrive après « L'Assommoir ». C'est la première fois qu'il est vraiment à l'aise, qu'il gagne beaucoup d'argent. Jusqu'à présent on ne bougeait pas et il décide que cette année-là il va offrir à sa femme et à sa mère, un voyage. Il va les emmener dans son propre pays, la Provence : à l'Estaque. Vous savez, l'Estaque, près de Marseille. La côte, qui aujourd'hui est peuplée, était à peu près déserte à ce moment-là. On a publié, il y a quelques années, une « correspondance littéraire » — on appelle ça « correspondance littéraire » ! — de Zola avec Flaubert et avec Huysmans. Et j'avoue que quand je commençais, il y a longtemps, mon travail sur Zola, je m'étais précipité sur cette « correspondance littéraire » en me disant : « Cela va nous éclairer beaucoup sur sa pensée. » Ben, si vous lisez cette correspon-

dance, ces lettres à Flaubert et à Huysmans, vous verrez que c'est assez drôle ! Là-bas, à l'Estaque, il ne s'occupe à peu près pas — enfin il n'en parle pas — ni de la mer ni de l'arrière-pays ; il ne s'occupe que de nourriture. Car ce garçon qui n'a pas de défauts, qui n'a pas de vices, il est goinfre, il est vorace... Une fois qu'il a beaucoup d'argent, eh bien, il mange terriblement. Alors dans les lettres, par exemple à Flaubert, il dit — je m'excuse — il dit : « La nourriture y est du tonnerre de Dieu ». Et à Huysmans : « Surtout il y a un certain pâté de coquillages dont je bâfre avec un véritable attendrissement. » Cet attendrissement s'accompagne d'un arrondissement, parce que lui qui était si maigre, il se gonfle...

Vers les années 1880, Zola est devenu un personnage énorme. Il avait 114 de tour de taille, il pesait 116 kilos. Alors il s'est alarmé lui-même et comme c'était un homme formidablement volontaire, il a décidé de se faire maigrir : il a décidé de se prendre par la famine. Son régime intéressera peut-être une partie du public. Le matin, il va manger, j'allais dire une tartine, mais pas du tout, un petit morceau de pain grillé sur lequel il ne met rien et une tasse de thé sans sucre. A midi, une petite grillade de viande, épaisse, comme son petit doigt, avec toujours ses deux petits morceaux de pain grillé. Et le soir, sa tasse de thé sans sucre et ses deux petits mor-

ceaux de pain grillé. Eh bien, je vous assure que cela a été infailible, parce qu'il est passé de 144 à 110, à 100, à 80, à 70 kilos ; sa femme l'arrête en disant : « Tu vas mourir ! » Alors il s'arrête à 68 kilos, parce que comme il avait 1 m 68, eh bien, c'était parfaitement équilibré. Bon, maintenant, redevenons sérieux.

Zola est donc parti pour la gloire, et vous le voyez monter. En effet, en 1888, il a le ruban rouge de la Légion d'honneur. En 91, le voilà qui est président de la Société des Gens de Lettres. En 93, au moment de la fin des « Rougon-Macquart », Poincaré, plus tard président de la République, qui était ministre de l'Instruction publique, transforme son ruban de la Légion d'honneur (c'est-à-dire chevalier) en une rosette (c'est-à-dire officier). Et lui, Zola, qui, en 1879, avait écrit un article extrêmement désagréable à l'égard de l'Académie française, en disant même que Musset — vous savez Musset, dont la vie n'était pas très exemplaire — que Musset n'avait fait qu'un crime dans sa vie, c'est de se présenter à l'Académie française... eh bien, il s'y présente maintenant, Zola. Et il commence déjà à recueillir quelques voix, et il écrit même une lettre publique à M. Francis Magnard, qui était le directeur du « Figaro », une lettre que vous pourrez appeler cynique et que j'appelle candide, parce qu'il y dit : « Du moment qu'il y a une Académie française, je dois en être. »

Alors ce garçon avance. Il avance dans des drames secrets et dans des orages publics. Drames secrets : il ne parle pas de lui, il a peu d'amis et les gens ne savent pas ce qui se passe. Il y a deux grands drames dans sa vie : en octobre 80 et pendant l'année 88.

Octobre 80, c'est la mort de sa mère. Pratiquement, il ne l'avait jamais quittée. Même dans les deux années où il n'était pas chez elle, il allait la voir deux fois par jour. Et depuis 1862, et surtout depuis son mariage, ils vivaient constamment ensemble. Et voilà que sa mère, pas vieille, 63 ans je crois, disparaît avec la même brutalité que le père. Le père, je vous l'ai dit, était tombé malade à l'hôtel et en six jours il était mort. La mère était en visite chez des parents ou des amis, du côté de Saint-Mihiel ou Sainte-Menehould — je ne me rappelle plus bien, mais enfin dans l'Est — et on lui envoie un télégramme disant : « Votre mère est très malade, il faut venir. » Il va la reprendre et il la ramène dans sa propriété. Il s'était acheté une petite maison à Médan, près de Paris, et à peine sa mère était-elle là qu'elle entre en agonie et disparaît de la vie. Coup terrible, vraiment terrible ! Il était infiniment attaché à sa mère. Et il était en train de rôder autour de l'idée d'un livre sourdement autobiographique. Il aurait voulu raconter sa vie, mais transposée bien sûr ; il aurait pris sans doute un musicien qui vivait avec sa mère et il voulait

la mettre en scène. Eh bien, maintenant que cette mère est morte, il n'en a plus le courage. Il le dit dans sa correspondance : « Oh non, revivre les bonnes années que j'ai passées avec Maman alors que je l'ai vue agoniser, non, cela je ne le peux pas. » Et lui qui était un méticuleux, vous savez — il avait bien préparé ses « Rougon-Macquart », il savait où il allait — voilà qu'il est obligé de renverser son plan parce qu'il n'a pas le courage d'écrire ce roman autobiographique ; il ne le peut pas... Et il va mettre les deux moins bons livres des « Rougon-Macquart » en remplacement : « Au bonheur des Dames » et « Pot-Bouille ». C'est seulement deux ans après, quand il se sentira assez fort pour affronter cela, qu'il essaiera de se mettre en scène — le musicien Lazare — et d'évoquer aussi sa mère. Quand il aura fini ce bouquin, il hésitera pour le titre : « La Vallée de Larmes » ? « La Sombre Mort » ? « La Misère du Monde » ? Finalement il va opter pour « La Joie de Vivre » qui, sur un livre à ce point funèbre, a l'air d'une dérision. Voilà le drame de 80, maintenant 88.

Je vous l'ai dit, c'est un homme sans vices ; c'est vrai, il n'avait pas de maîtresse. Et en 1888, il a quarante-huit ans, le voilà qui est épris d'une domestique qui entre chez lui. On était riche maintenant chez les Zola, alors il y avait deux maisons ; l'appartement dont il était propriétaire rue de Bruxelles à Paris et la maison

de campagne de Médan, où l'on passait toujours l'été. Alors il y avait un couple, comme on dit (cuisinier - valet de chambre et femme de chambre) et une autre femme de chambre. En avril 1888, l'année donc où il a quarante-huit ans, sa femme, pour l'été — parce qu'on va s'en aller à Médan — engage une lingère, en plus. Cette lingère s'appelle Jeanne Rozerot ; elle a vingt ans tout juste, elle est vierge et catholique. C'est une fille demi-Suisse, demi-Française : sa mère était des Franches-Montagnes, son père était un meunier bourguignon. Elle est très jolie. Elle s'installe chez les Zola, et voilà que Zola qui n'a jamais regardé une femme — il ne regardait que son travail — est fasciné par cette Jeanne Rozerot. Alors vous vous rappelez « Pot-Bouille ». « Pot-Bouille », c'est la dénonciation des mœurs bourgeoises de l'époque, où la bonne était positivement « à tout faire », puisque vous vous rappelez peut-être la souillon Adèle qui est enceinte et qui ne sait pas si elle l'est du père ou du fils de la maison. Cela lui avait paru ignoble, il est en train de faire cela. Il est le patron, et il tourne autour d'une femme de chambre. Alors il met dans les « Notes » : « séduction basse ».

On me reproche beaucoup d'être trop attentif aux dates, c'est vrai, j'en ai un peu la manie. Mais parfois c'est éclairant. En effet, je vais vous montrer deux dates qui ont leur valeur. On sait, d'après des confidences, que c'est en

avril 88 qu'il a commencé à avoir envie de cette fille, et on sait que c'est le 10 décembre 88 qu'ils vont devenir amants. Il aura lutté des mois, en se disant : « Tu ne dois pas faire ça, parce que tu es le patron. » Et vous savez que ce jour-là, le jour où elle s'est donnée à lui, ce n'est pas lui qui a insisté, c'est Jeanne qui avait fini par aimer Monsieur, qui n'était plus Monsieur. C'était Emile, qui lui parlait avec gentillesse, avec tendresse, avec douceur ; dont elle sentait très bien, c'est entendu, qu'il la désirait, mais qu'en plus derrière le désir, il y avait bien autre chose. Alors elle lui fait cadeau d'elle-même. Eh bien, il est malheureux, parce qu'il se dit : « Ma femme, elle va sûrement le savoir, et je n'ai rien contre elle, sinon que cette femme n'a pas pu me donner d'enfants » alors qu'il en désirait tellement. Alors il écrit dans les « Notes » : « J'ai voulu rendre tout le monde heureux autour de moi et maintenant je suis le premier frappé, je ne serai jamais heureux tant qu'Alexandrine sera malheureuse » (Alexandrine : sa femme).

Alors des choses affreuses se passent, que vous savez peut-être. Sa femme a découvert cette liaison, elle a renvoyé la petite. Et lui se dit : « Mais j'ai une responsabilité à l'égard de cette gosse, car tout de même, c'est vrai, quoi, je l'ai prise et elle était vierge. » Alors il l'a installée dans un appartement, luxueusement, pas loin, rue d'Amsterdam. Et il la met là avec un

service, elle aura une nurse quand ses enfants vont venir, enfin, bon. Et il jure à sa femme qu'il ne veut plus la revoir. Mais il la reverra quand même. Et Mme Zola, une fois que son mari est sorti, va faire venir un menuisier pour fracturer le secrétaire de son mari. Elle trouvera des lettres et lui dira : « Tu vois, tu m'as menti. » Et alors, il pleure, il jure, etc. Je ne veux pas ici faire l'apologie de l'adultère, mais il faut que je vous dise que Zola n'a plus le vocabulaire d'autrefois ; il ne se dit pas qu'il fait un péché, mais il appellera ça une faute ; perpétuellement il parlera de « sa faute ». Et alors il va chercher une espèce de légitimation, de légitimation à ce qu'il appelle sa faute, dans le fait qu'il va positivement et très volontairement demander à sa maîtresse Jeanne les enfants que sa femme n'a pas pu lui donner. Effectivement il y a une petite Denise qui va venir au monde, puis deux ans plus tard ce sera un Jacques, que j'ai bien connu, qui était médecin à Paris et qui est mort en 1962. Et il écrira cette phrase, qui, pour ma part, me touche beaucoup : « Chère Jeanne, qu'elle soit bénie ; grâce à elle enfin sous mes lèvres ces tièdes cheveux d'enfant à embrasser... »

Mme Zola vivra jusqu'en 1925, Jeanne va mourir en 1915. Et voici ce qui s'est passé. Mme Zola a fini par savoir que les deux enfants existent. Elle savait que son mari allait les voir assez souvent et que quelquefois, quand

il ne pouvait pas y aller, parce qu'il avait du travail, il était entendu que les enfants et soit Jeanne, leur mère, soit la nurse, passaient à telle heure de l'après-midi, deux heures, deux heures et demie, sous les fenêtres, et Zola se mettait à la fenêtre et disait bonjour aux gosses. Alors un jour qu'il n'était pas sorti et que vers deux heures et demie les enfants allaient passer sur le trottoir pour dire bonjour à leur papa qui les regardait à la fenêtre, Zola a senti une main sur son épaule. C'était sa femme qui était entrée, tout doucement, tout doucement, et elle regardait les enfants. Alors elle est toute bouleversée et elle lui dit d'une voix que je suppose un peu étranglée : « Allons, fais les monter. » Alors les petits vont venir. Jamais Mme Zola ne verra Jeanne Rozerot, mais les enfants, elle demandera d'abord qu'ils viennent tous les jeudis, puis deux fois par semaine, si leur maman veut bien, puis après ce sera presque tout le temps. Elle va les appeler « mes petits », elle qui n'avait pas pu avoir d'enfant. Et comme je vous ai dit que Jeanne était morte en 1915 et que Mme Zola va lui survivre dix ans, c'est Mme Zola qui fera tout ce qu'il faut administrativement et officiellement pour que les enfants puissent s'appeler Zola. Une assez belle histoire. Bon, ça, c'est les drames secrets.



Zola avance, il avance brillamment puisqu'il est candidat à l'Académie française ; il avance à travers un orage permanent. Il y a un aspect de cet orage qui ne m'intéresse pas, qui est drôle ; puis il y en a un autre qui est bien intéressant. Premier aspect, la jalousie des confrères. Zola est celui qui se vend le plus. Alors, pensez ! Vous savez ce que c'est qu'une rivalité littéraire ; on n'aime pas beaucoup le gars qui réussit trop. Il y a par exemple Jean Richepin. Jean Richepin est tout de même quelqu'un d'assez connu ; mais enfin, il se vendait moins que Zola. Alors il le persécutait et au temps que Zola était le gros que je vous ai dit — 114 ou 116 kilos — il avait fait dans le « Gil Blas » (qui était une espèce de « Canard enchaîné » de l'époque) un petit croquis en trois lignes : « Il y a cela de particulier chez M. Zola, c'est qu'il n'a pas de visage : à la place, il a une pleine lune de saindoux. » Il ne peut plus dire cela maintenant que Zola est tout maigre, alors il va inventer autre chose, et comme il savait que Zola se référait beaucoup à ce cher Flaubert, il dit : « M. Zola se réclame de Flaubert, comme le cochon se réclamait de saint Antoine. » Vous voyez d'autre part Barrès. Vous allez me dire tout de suite que c'est une affaire politique. Non, pas du tout. Entre Barrès et Zola, il y aura le drame que je vous raconterai tout à l'heure, « l'affaire Dreyfus » (en 97-98), mais ce que je vais vous dire est de 1892, où Zola n'a pas encore

pris de position politique. En 92, Barrès dirigeait le journal « La Cocarde ». Dans un éditorial, se déchaînant contre Zola, il avait écrit ceci : « Incontestablement — c'est beau de commencer une phrase par « incontestablement ! c'est un adverbe qui vous pose — incontestablement, M. Zola est aujourd'hui une des grosses forces commerciales de la librairie française. » De talent, on n'en parle pas, cela n'existe pas. Une force commerciale ! Et puis il y a Goncourt. Vous savez, le « Journal » des Goncourt, quand j'étais étudiant, on le connaissait sous la forme de six volumes ; mais maintenant il y en a dix-huit, je crois, puisqu'en 1953, les Editions du Rocher à Monaco, ont publié l'intégralité du « Journal » des Goncourt. C'est passionnant. Je comprends aussi très bien pourquoi on ne l'avait pas publié : c'est plein de vomissements, il n'y a que du fiel là-dedans. Edmond de Goncourt — Edmond, c'est l'incroyable, Jules était mort en 1870 ; mais Edmond a longtemps duré — eh bien, Edmond passe son temps à dire des horreurs sur les contemporains. Toutes les fois que Zola publie un roman, Edmond dit : « C'est moi qui lui ai donné l'idée, il m'a volé mes idées de roman. » Et voilà qu'un jour il est saisi d'une crise de racisme : « Zola, un sale Italianasse » dit-il. Tout cela, parce que Zola vend mieux que lui !...

Ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est l'autre aspect de cet orage dont je vous

parlais. Zola est entouré d'une exécution à base de peur. Parce que Zola, dans les « Rougon-Macquart », il dit ce qu'il ne faut pas dire. Attention ! pas sur la question de la sexualité — sur cela, on pouvait dire tout ce que l'on voulait et M. France en disait bien plus que lui. Mais Zola parlait d'argent. Et cela, vous savez, quand on est convenable en littérature, on ne parle pas d'argent. On peut dire que Balzac avait déjà parlé d'argent, mais — comment dirais-je ? — d'un point de vue de notaire ou d'avoué. Tandis qu'avec Zola, l'argent fait une entrée de vedette. Il en parle d'un point de vue sociologique et il va dire des choses inqualifiables pour un homme bien élevé.

Par exemple dans « La Curée », il nous montre « comment on paie le droit de crocheter les caisses de l'État qui sourit et ferme les yeux » quand on est bien avec qui de droit. Il va mettre en cause un conseil d'administration. Je vous demande un peu ! Parler d'un évêque n'importe comment, ce n'est pas grave. Mais d'un conseil d'administration ! Dans « L'Argent » en particulier il va mettre en cause « La Banque universelle » derrière qui chacun va reconnaître « L'Union générale ». « L'Union générale » était une banque qui avait eu une histoire lamentable à Paris. C'était une banque catholique qui avait essayé de ruiner — quelle folie ! — la banque juive Rothschild. Alors cette banque catho-

lique — elle était pourtant rassurante, je vous assure, puisque à l'intérieur du hall d'entrée, il y avait le portrait du pape (que peut-on demander de mieux ?) — eh bien, elle était tombée quand même, cette banque. Zola s'était emparé du krach de « L'Union générale » et il avait transformé cela en une « Banque universelle » et il montrait le conseil d'administration de la banque où il y avait le baron Gouraud, qui est baron parce que son père avait été fait baron par Napoléon I^{er}, pour avoir vendu, dit-il « des stocks de biscuit avarié à la Grande Armée ». Il y avait le marquis de Bohain, qui fait luire son titre de marquis comme miroir aux alouettes pour faire venir l'argent des petites gens. Et puis il y a le vicomte de Robin-Chagot, et les gens entendaient Rohan-Chabot, le vicomte de Robin-Chagot qui reçoit chaque année 100.000 francs de primes occultes pour donner son visa sans examen aux comptes de gestion. Eh bien, ce sont des choses que l'on ne fait pas quand on est bien élevé. Il va montrer un grand mariage entre un monsieur qui est aristocrate, mais qui n'a plus beaucoup d'argent, et une demoiselle, qui ne l'est pas, mais qui a un sac comme ça ! Alors, étant donné qu'il y a le gros sac et qu'il y a l'aristocratie, l'archevêque de Paris ne dédaignera pas venir lui-même bénir le mariage à la Madeleine. Et Zola montrera le défilé à la sacristie, de ce qu'il appelle le Tout Paris, avec ses visages suant les crimes de l'argent.

Et il ne se contente pas de cela, il va mettre en scène ce qu'il appelle des « entretenus ». Les entretenus sont des gens qui n'ont plus besoin de travailler parce que leur grand-père et leur père ont fait travailler — enfin, suer — les masses laborieuses pour eux. Alors vous voyez les Deneulin, vous voyez les Grégoire, avec leur bonheur « sans fenêtre sur le malheur d'autrui ». Et à un de ces messieurs, exactement à Deneulin, il fait dire ceci : « L'argent que vous gagnent les autres, est celui dont on engraisse le mieux. » Et il ne s'en tient pas là, il va mettre en scène un officier, le capitaine Jolivet. Le capitaine Jolivet est un officier qui comprend le rôle social de l'armée. Le capitaine Jolivet est un homme qui ne supporte pas les intellectuels. « Qu'est-ce que c'est qu'une idée ? dit le capitaine Jolivet. Moi, je connais mon sabre. » Aujourd'hui il dirait, une mitrailleuse. Il ne connaît pas une idée, et il a cette phrase admirable : « Heureusement que l'armée est là pour empêcher le passage des coquins. » L'étranger, ce n'est pas très important, mais les coquins, c'est-à-dire les Rouges, voilà le rôle social de l'armée.

Et au-dessous de tout cela, après nous avoir montré cette société brillante, il va nous montrer d'une part, le Quartier de la Goutte d'Or — vous savez, c'est dans « L'Assommoir » — il va montrer ce bidonville qu'est la Cité de Naples dans « L'Argent », il nous aura montré « Ger-

minal », c'est-à-dire le malheur des mineurs. Et il va faire dire à ce personnage, admirable d'ailleurs, que vous voyez dans « Les Trois Villes », l'abbé Pierre Froment, qui va se déprêtriser et qu'il appelle très souvent l'abbé Pierre ; il va faire dire à l'abbé Pierre, qui est allé regarder le Paris suburbain, le Paris concentrationnaire où sont les prolétaires et les pauvres : « Maintenant je comprends sur quelles abominations repose l'opulence des nantis. »

Vous savez, quand M. Louis Blanc ou M. Marx publient de gros livres, difficiles à lire, ce n'est pas très grave ; mais quand un romancier qui tire à cent cinquante mille exemplaires dit des choses comme celles que je viens de vous dire, c'est de la dynamite. C'est pour cela que Zola est entouré de cette exécration à base de peur. Et comme on ne peut pas dire que c'est à cause de cela — c'est inavouable —, on va inventer ce que j'ai appelé la tactique du mouchoir devant le nez : il est pestilentiel, ce Zola ; vous savez, c'est un pornographe, il dit des choses effroyables...

Et se spécialise là-dedans M. Ferdinand Brunetière. Quand j'étais étudiant — c'est antédiluvien ! — il y avait trois papes dans la critique française. Il y avait Ferdinand Brunetière, il y avait Jules Lemaître et il y avait Emile Faguet. Je me suis aperçu que si on nous expliquait dans les

classes — et j'étais cependant un élève de la laïque — que c'étaient les trois grands pontifes, c'est qu'il avaient le mérite tous les trois d'être des conservateurs sociaux. M. Ferdinand Brunetière était, si vous voulez, le meilleur chien de garde de la bourgeoisie. En 1875 — attention ! Zola n'est connu qu'en 76 —, comme il avait du flair, M. Brunetière, dans « La Revue des Deux Mondes », avait fait appel à tout ce que l'on appelait « les honnêtes gens ». Les honnêtes gens, c'est un mot qui a eu une grande fortune en France au XIX^e siècle; c'était l'équivalent, simplement, l'équivalent habillé de « possédants ». On ne peut pas être un homme de bien si on n'a pas du bien, donc « honnêtes gens » égale « possédants ». Il demandait, Brunetière, que tous les honnêtes gens, je cite : « se tiennent les coudes pour faire barrage devant ce Zola. » Il dit : « Il faut établir le cordon sanitaire autour de Zola, d'abord n'acheter jamais un livre de Zola et si on veut vous prêter un livre de M. Zola, vous direz : jamais. » Voyant que cela ne réussissait pas puisque ce Zola vendait de plus en plus de bouquins, ce Brunetière, de deux en deux ans, recommençait dans « La Revue des Deux-Mondes ». Cela va aboutir à un article extraordinaire du 15 avril 1898, où Brunetière dit : « Incontestablement — c'était le même mot que l'autre ! — incontestablement, après avoir dénoncé les vices de la société présente, M. Zola en a pris personnellement bien aisément son

parti. » Oser dire qu'il avait pris son parti des vices de la société présente, le 15 avril 1898 — c'est-à-dire en pleine « affaire Dreyfus » — c'était maladroit.

Il faut que je vous montre l'insertion de Zola dans l'affaire Dreyfus. Bien sûr, je n'ai pas le temps de vous exposer toute cette affaire Dreyfus, mais enfin que je vous dise grosso modo comment cela se présentait. Peut-être vous rappelez-vous que c'est en septembre 1894, au Service français des Renseignements que cela commence. On a suivant la table du Service une certaine lettre — qu'on appelle « le bordereau » — qui, paraît-il, aurait été trouvée dans la corbeille à papier de l'attaché militaire allemand à Paris. Cette lettre est une énumération de renseignements, intéressant — comme on dit — la Défense Nationale. Et pour que ces renseignements aient été fournis, il faut que cela soit par quelqu'un de bien placé, probablement un officier. Voilà qu'au bout de quelques semaines d'enquête, un officier, un aristocrate français, dit : « Je sais qui a écrit ce bordereau, je reconnais l'écriture, c'est le capitaine Alfred Dreyfus. » Je dois vous dire que le capitaine Alfred Dreyfus avait fait un stage à l'Etat-Major et que c'était la première fois qu'un israélite, qu'un juif, passait à l'Etat-Major, ce qui avait fait un véritable scandale. Alors, on était bien trop content de pouvoir dire que ce bordereau, qui

est l'œuvre d'un traître, est l'œuvre d'un juif, puisque vous savez bien que « juif » égale « Judas », « Judas » égale « traître ». Or ce bordereau n'était pas de lui, il n'était pas de Dreyfus. On ne le sait pas d'abord, il est condamné à l'unanimité, il est envoyé au bagne à l'île du Diable, en janvier 95.

En 96, le nouveau chef des Renseignements découvre que le fameux bordereau attribué calomnieusement à Dreyfus n'est pas de lui, mais d'un major de l'armée française, une sorte de rastaquouère, un type impossible, qui s'appelait Esterhazy. Ce pauvre Picquart, le nouveau chef des services français des Renseignements, se coule en découvrant que Dreyfus est innocent et que le coupable est Esterhazy. Il a contre lui tout l'Etat-Major, le chef d'Etat-Major Boisdeffre, le sous-chef d'Etat-Major Gonse. On le renvoie pratiquement, on le dégomme et finalement Picquart va parler et va expliquer la vérité à un de ses amis qui s'appelait Leblois et qui était conseiller municipal de Paris. Ce conseiller municipal va trouver Scheurer-Kestner, qui était l'un des vice-présidents du Sénat.

Pourquoi se sont-ils adressés à lui ? Parce que Dreyfus était un Alsacien de Mulhouse, que M. Scheurer-Kestner était également un Alsacien de Mulhouse et qu'il sera probablement

très content, quoique non juif, de réhabiliter un de ses compatriotes. Enfin, la vérité est là : cet homme qui est au bagne est innocent. Eh bien, M. Scheurer-Kestner essaie en vain d'intéresser le Ministre de la Guerre Billot à cette réhabilitation. Billot dit : « Oui, je veux bien, d'après le dossier, c'est certain que Dreyfus n'est pas coupable et que c'est Esterhazy qui est coupable ; mais moi, je ne suis qu'un Ministre de la Guerre, et un Ministre cela change. Il y a un monsieur qui a l'air d'être au-dessous de moi, mais qui est pratiquement au-dessus de moi, c'est-à-dire le chef d'Etat-Major, le général Boisdeffre. Un ministre peut tomber, si un Cabinet est renversé, mais Boisdeffre va rester, je ne peux pas faire ce que tu me demandes (il tutoyait Scheurer-Kestner). Je ne peux pas dire que l'armée s'est trompée, que le Conseil de guerre a jugé faux, parce que Boisdeffre va être furieux. Il n'y a effectivement rien à faire. » Alors Scheurer-Kestner, qui s'était entretenu avec lui le 31 octobre, lui dit : « Ecoute, je te donne quinze jours, mais si le 15 novembre 97 tu n'as pas pris en main la réhabilitation de Dreyfus, eh bien, moi, je me lance. »

C'est à ce moment-là — vous allez voir — que va s'insérer Zola. Zola était en Italie, il était à Rome quand l'affaire Dreyfus avait éclaté et il avait lu les journaux français. Vous savez, il était comme tous les Français, tous, qui se sont dit : « C'est impossible qu'un Conseil

de guerre, à l'unanimité, se trompe sur la culpabilité de quelqu'un. Donc, ce Dreyfus, par malheur, est certainement coupable. » Zola était rentré à Paris lorsqu'on avait dégradé Dreyfus. Cela s'était passé le 5 janvier 95. Ce jour-là, Zola déjeunait chez Alphonse Daudet. Le fils d'Alphonse Daudet, Léon Daudet — qui deviendra le polémiste royaliste que vous savez — était un jeune homme à ce moment-là et il était allé voir la dégradation de Dreyfus dans la cour de l'Ecole Militaire. Comme Zola ayant fini le repas était en train de prendre le café, Léon Daudet revient et raconte : « J'ai vu cette dégradation, c'était très pathétique. Il y avait 3.500 soldats qui étaient rangés là. Il y avait Dreyfus, qui était au milieu. Le traître, on lui a arraché ses boutons, on lui a cassé son épée qu'on avait préalablement sciée, et le pauvre type a été obligé de marcher au pas, entouré de quatre soldats l'arme au clair, devant ces 3.500 hommes, et spasmodiquement, tous les dix mètres, le type criait : « Vive la France. Vive la France. Je suis innocent. » Mais personne ne mettait en cause sa culpabilité. Zola simplement prend des notes et se dit : « Tiens, tiens, c'est une belle histoire, cela pourrait peut-être me servir pour un roman. » Puis il n'en entend plus parler.

Et voilà qu'en 97, lorsque Scheurer-Kestner a entre les mains le dossier, et veut prouver que Dreyfus est innocent, mais sait qu'il a contre lui

l'Etat-Major, Scheurer-Kestner va chercher des appuis, parmi des gens connus, qui pourront l'aider dans la campagne qu'il va lancer. Et Scheurer-Kestner pense à Zola. Pourquoi ? Parce que le 16 mai 96, l'année précédente, — ce que je vous raconte est de novembre 97, — Zola, qui, de temps en temps, donnait des articles au « Figaro », avait donné un article intitulé « Pour les Juifs », parce qu'il y avait à ce moment-là une épouvantable campagne antisémite en France. Cela l'avait écoeuré, indigné, il avait écrit cet article « Pour les Juifs », comme une violente protestation contre l'imbécillité et la honte de l'antisémitisme. Alors Scheurer-Kestner se dit : « Zola a défendu les Juifs, je défends un Juif innocent et Zola va marcher. »

Zola racontera, très loyalement — c'est un chic type —, il racontera plus tard : « J'avais fini un roman et je ne savais pas encore quel nouveau roman faire. Si j'avais été dans un roman, toujours fasciné et happé par mon roman, je crois que j'aurais envoyé se balader le type qu'on m'envoyait. (C'était Marcel Prévost, vous savez, le romancier Marcel Prévost.) Je lui aurais dit : « Vous savez, cette histoire, moi, cela ne me regarde pas. » Mais comme je n'avais pas de travail en chantier, comme j'étais disponible, j'ai dit : « Je veux bien. Si un article peut aider à la réhabilitation de ce garçon, je vais le faire ».

Mais faites bien attention qu'à ce moment-là, les dreyfusards, qui sont très peu nombreux, sont convaincus qu'il n'y aura pas réellement d'affaire Dreyfus, étant donné qu'on a toutes les preuves de la culpabilité d'Esterhazy. Le journal « Le Figaro », qui avait pris parti contre Esterhazy, avait publié une page entière, où il y avait d'un côté la photographie d'une lettre d'Esterhazy — une lettre d'ailleurs gratinée, je vous l'assure ! — où cet officier français disait à l'une de ses maîtresses : « Le plus beau jour de ma vie serait celui où à la tête d'un escadron de uhlands j'entrerais à Paris et je sabre-rais cent mille Parisiens. » De la part d'un officier français, ce n'est pas mal, hein ! Donc il y avait cette lettre d'Esterhazy, et en face, le fameux « bordereau », la pièce que l'on imputait à Dreyfus. Tout le monde pouvait voir — on avait du reste affiché 300.000 exemplaires — tout le monde pouvait voir l'identité d'écriture absolue entre la lettre et le « bordereau », preuve qu'Esterhazy est coupable et que Dreyfus est innocent. Alors, le petit groupe des dreyfusards se persuade que cela va aller tout seul et si vous regardez les premiers articles que Zola donne dans « Le Figaro », ils sont pleins de calme.

Son premier article s'intitule « Monsieur Scheurer-Kestner », simplement, pour dire aux Français qui ne le connaissent pas : « Soyez tranquilles, hein. Si un homme, sage et prudent

comme M. Scheurer-Kestner, s'engage dans une histoire comme celle-là, pour dire qu'un conseil de guerre s'est trompé, tel qu'est M. Scheurer-Kestner, si patriote et si prudent, c'est que c'est vrai. » Il va faire un deuxième article qu'il intitule « Le Syndicat ». « S » majuscule, parce que la presse nationaliste avait inventé ceci : Il y a un Syndicat juif international qui vient de se constituer, surtout avec des banquiers allemands, pour acheter des consciences françaises et pour réhabiliter le criminel qui est au bagne. Et naturellement les plus hautes consciences font le prix le plus élevé. Alors, Zola répond très gentiment : « Oui, oui, c'est vrai, il y a un Syndicat, c'est le Syndicat de tous les hommes de bonne volonté, et j'en suis, et j'espère que tous les Français vont en être. » Donc il croit que cela va aller tout seul.

Mais vous savez sans doute ce qui va se produire. Il avait fallu quatre jours en 94 pour que le Conseil de guerre déclarât coupable l'innocent Dreyfus ; il ne faudra pas quarante-huit heures au deuxième Conseil de guerre qui doit juger Esterhazy pour déclarer blanc comme neige le coupable Esterhazy.

Alors, cette fois, Zola reçoit cela comme un coup au cœur, un ébranlement qui l'atteint jusqu'à ses racines. C'était le 11 janvier 98. Toute la journée du 12 janvier 98, Zola va préparer

une lettre au Président de la République et il va la remettre à son ami Clemenceau qui dirigeait un journal, alors républicain, et qui s'appelait « L'Aurore ». Clemenceau publiera cette lettre sous le titre de « J'accuse ». Attention ! Je voudrais bien vous montrer à quoi répond l'acte de Zola. Zola est un gars qui ne s'est pas compromis jusqu'alors, il ne s'est pas compromis politiquement, il n'aime pas ça. Après « L'Assommoir », les socialistes... — Attention ! A ce moment-là, les socialistes en France, primo n'étaient pas nombreux, secundo c'étaient de petites sectes agitées et fanfaronnes qui, comme dira Jaurès, « passaient leur temps à s'anathémiser les unes les autres. » Les socialistes allémanistes ou autres, étaient venus le trouver en lui disant : « M. Zola, vous avez écrit un drôle de livre, vous êtes des nôtres. » Zola avait pris ses distances. Il avait publié une note disant : « Je verbalise seulement. Je dresse le procès-verbal, la conclusion ne m'appartient pas. » Cela veut dire : je ne suis qu'un romancier, et j'écris des choses évidemment pittoresques ; quant à prendre parti politiquement et socialement, ce n'est pas mon affaire. Mais quand il avait écrit « Germinal » et qu'il avait participé, presque personnellement, à ce drame des mineurs, cela l'avait tellement atteint qu'il répond à un interviewer (et il ne démentira pas son interview) : « C'est vrai, avec ce livre, j'ai voulu pousser un tel cri de justice que la France cesse de se laisser dévorer. » Puis, comme s'il avait pris peur, comme

s'il avait été trop loin — maintenant qu'il est candidat à l'Académie française, vous allez le voir faire des choses qui ne me plaisent pas ; mais, vous savez, en histoire, il faut tout dire, aussi la laideur — eh bien, vous allez le voir, coup sur coup mettre dans ses œuvres deux socialistes — il les appelle des « socialistes » — auxquels il donne des rôles affreux. Le socialiste Canon, dans « La Terre » est un personnage répugnant et le socialiste Chouteau dans « La Débâcle » est au moins aussi répugnant. Et quand il termine « La Débâcle » par une vue de la Commune, à un moment de la Semaine Sanglante, il dira des choses qui me peinent beaucoup : « C'est la partie saine de la France qui se privait de la partie gangrenée ». Vous voyez qu'il était fort loin à ce moment-là d'être engagé du côté de la Gauche. Seulement, ce qui venait de se produire là, ce n'était plus de la politique, et Zola en 1902 aura une phrase qui me touche beaucoup et que je vais vous dire : « L'affaire Dreyfus n'est pas une affaire politique, c'est l'histoire d'un juif crucifié. »

En plus, il est extrêmement mal préparé à la lutte politique. La lutte politique, c'est la bagarre, et Zola est un homme craintif. En 96, il a accepté de se laisser interviewer par le professeur Toulouse, de l'Université de Paris. C'était bien de sa part, je vous assure, d'autoriser un savant à faire un livre qui allait s'intituler « Le

cas médico-psychologique d'Emile Zola ». Vous voyez aujourd'hui — je ne sais pas, moi — M. de Montherlant accepter qu'on fasse un livre sur son cas médico-psychologique ? Eh bien, Zola avait accepté. Et le Dr Toulouse disait des choses très désagréables. Il disait : « Ce M. Zola, qui a un talent extraordinaire pour décrire les foules, vous savez, il a horriblement peur de la foule; il n'y va jamais parce qu'il a peur d'être écrasé. » Il racontait, le Dr Toulouse, parce que c'était vrai, que Zola avait physiologiquement une peur invraisemblable de l'orage. Quand il y avait de l'orage, surtout dans sa propriété de campagne à Médan — à Paris, il était entouré d'autres maisons, il avait moins peur — dès qu'il y avait de l'orage, il faisait fermer toutes les fenêtres, il faisait fermer tous les volets, il faisait allumer toutes les lampes et il se faisait mettre un bandeau sur les yeux. Ce qui ne l'empêchait pas de trembler de tous ses membres. Eh bien, c'est ce type qui va se lancer.

D'autre part, dans la politique, il faut de la présence d'esprit; il n'en a pas... Zola était quelqu'un qui est parfaitement capable de lutter avec sa plume, mais dans le dialogue, il perd ses moyens. Il n'a pas de rapidité d'esprit, il ne sait pas ce qu'il faut répondre. Dans la politique il faut avoir un peu de ce qu'on appelle du bla-bla; il n'en avait pas du tout. Il avait été nommé Président de la Société des Gens de Lettres et

la fonction principale du Président de la Société des Gens de Lettres, c'est les enterrements. Quand un membre de la Société des Gens de Lettres meurt, on va au cimetière pour dire que c'est une privation extraordinaire pour la littérature. Zola y allait parce que c'était son métier. Eh bien, je vous assure, les enterrements où Zola parlait avaient un succès incroyable ! Comme Zola ne savait pas parler, il écrivait ses discours sur des petits carrés de papier. En plus, il était affreusement myope, alors il tenait ses petits carrés de papier sous son nez et il se trompait tout le temps. Avec lui, les enterrements étaient d'une bouffonnerie !... Et pourtant, c'est cet homme qui va être obligé de se lancer dans la bagarre. Et pourquoi le fait-il ?

Dans mon livre, j'ai dit : « Je crois qu'il y a des zones de mauvaise conscience chez Zola. » Et ça, Jacques — le fils de Zola mort en 1962 — me l'a d'abord un peu reproché, et puis, après, il m'a dit : « Au fond, vous avez raison... » Je vais m'expliquer à ce sujet.

Flaubert — que d'ailleurs Zola aimait beaucoup et qui était mort en 1880 — avait écrit cette phrase, à laquelle je n'oserais souscrire, mais que je vous cite quand même : « Les honneurs déshonorent. » Il n'avait jamais voulu des honneurs, Flaubert. Eh bien, Zola, lui, voulait des honneurs maintenant. Il était candidat à l'Académie fran-

çaise et il n'était pas très content de ce qu'il faisait. Nous avons des lettres que lui écrivaient des camarades du départ comme Alexis, comme Huysmans, qui lui disaient : « Enfin, Zola, tu n'es plus le même. Autrefois tu disais : « L'Académie, jamais ! » puis maintenant tu rampes, tu es gentil, comme ça. » Zola ne répondait pas, parce qu'il avait envie d'être académicien. C'est une drôle d'idée, mais il voulait y être. Zola, vous comprenez, était gêné lui-même d'être candidat à l'Académie.

Deuxièmement, dans « *Germinal* », vous vous rappelez peut-être qu'il y a un Russe, Souvarine — qui est peut-être bien Bakounine — qui dit : « Je n'aime pas les politiciens. Ce sont des gens qui s'enrichissent avec des phrases. » Et maintenant, dans son for intérieur, Zola ne devait-il pas parfois se dire : « Mais toi, Zola, est-ce que tu ne t'es pas enrichi avec des phrases ? C'est parce que tu as écrit des tas de phrases que tu as gagné beaucoup d'argent. Et en plus, si tu as du succès, est-ce que c'est à cause — comme tu le prétends — « du grand souffle de Justice qui traverse mon livre » ou bien parce que tu dis des choses qu'on n'ose pas dire ? Pas seulement sur l'argent, mais aussi sur la sexualité. Tu en parles avec une brutalité que beaucoup de gens n'osent pas utiliser d'habitude, alors on se précipite sur tes bouquins parce que, comme on dit, c'est raide. »

Goncourt raconte qu'à la veille du lancement de « Pot-Bouille », Charpentier, l'éditeur, avait organisé un grand dîner chez lui. Il y avait M. et Mme Charpentier, il y avait M. et Mme Zola. Et puis, on avait eu l'imprudence d'inviter Edmond de Goncourt avec son œil de gypaète et qui prenait des notes. Alors Edmond de Goncourt raconte ceci : après qu'on était sorti de table, où l'on avait très, très bien mangé (car quoique Zola fît attention à sa ligne, de temps en temps...), on était passé au salon pour prendre le café. Mme Zola, puisqu'on était dans l'intimité, croyait-elle (mais en présence d'un Goncourt, elle aurait dû se méfier), dit : « Mimile (eh bien, quoi ! elle avait bien le droit de l'appeler ainsi, c'était son mari), Mimile, je n'aime pas ton livre : il est sale. » A ce moment-là, raconte Goncourt, Charpentier jaillit positivement de son fauteuil, traverse le salon en se frottant les mains et en disant : « Ça va se vendre ! ça va se vendre ! » Pendant ce temps-là Zola regardait d'un air gêné le bout de sa chaussure. Donc, il n'est pas tellement content.

Troisièmement, en 79, Zola avait fait un article contre George Sand — cela me fait bien plaisir ! — et il avait dit : « Elle m'insupporte, cette femme, parce qu'elle a osé écrire que l'adultère était le plus radieux des péchés. » Elle était spécialiste, comme vous savez. Et Zola ajoutait : « Non, ce n'est pas vrai, parce que l'adultère

comporte toujours un mensonge, et que le mensonge, ce n'est jamais beau. » Or celui qui a écrit cela publiquement, depuis 1888 vivait dans l'adultère.

En résumé, Zola avait trois raisons d'avoir mauvaise conscience : les honneurs, les livres qui se vendent parce que ce n'est pas propre et l'adultère. Alors, quand il va se lancer dans l'affaire Dreyfus, il sait d'avance ce que cela va lui coûter. Il est candidat à l'Académie, il y tenait pas mal. La position qu'il va prendre contre l'Etat-Major, c'est la fin immédiate. Il casse, il fracasse toutes les chances qu'il pouvait avoir d'entrer à l'Académie française, il le sait. Et pour un homme qui le désirait tellement, ce n'est pas mal d'être passé outre. D'autre part, comment vit-il Zola ? d'où tire-t-il son argent ? Il tire son argent de sa clientèle : des Français. Or quatre-vingt-quinze pour cent des Français à ce moment-là ont un respect religieux de l'Etat-Major; ils sont de moins en moins catholiques, mais ils sont de plus en plus chauvins. Alors attaquer l'Etat-Major, c'est perdre sa clientèle. Je vais plus loin, Zola sait parfaitement qu'il risque sa vie; on a crié : « A mort ! » derrière lui. Eh bien, il prend ce risque-là. Et qu'est-ce qu'il va faire ? Il va donc lancer cette lettre au Président de la République, que M. Clemenceau transformera en « J'accuse ». Pendant longtemps, avant d'étudier Zola de près, je m'étais dit que c'était une polémique admirable.

Et Péguy, dans un article de 1902, parlant de Zola — j'y reviendrai tout à l'heure — dit : « C'est un monument polémique aussi charpenté et aussi beau que « Les Châtiments » de Victor Hugo. » Eh bien, je me trompais, ce n'est pas de la polémique, c'est de la stratégie. Je vais vous expliquer. Zola s'est dit : « Du moment que l'Etat-Major, devant l'évidence de la culpabilité d'Esterhazy, a déclaré que malgré tout Esterhazy est innocent, ça prouve que tant qu'on laissera cette affaire Dreyfus entre les mains des tribunaux militaires, la vérité sera écrasée. Il faut trouver un moyen d'arracher l'affaire Dreyfus à la justice militaire pour la faire passer par la justice civile. »

Alors, quand il écrit son article, que Clemenceau titrera « J'accuse » parce qu'au centre il y a une série d'accusations nominales, « J'accuse le général Mercier », celui qui avait fait condamner Dreyfus, « J'accuse le général Boisdeffre », « J'accuse le général Gonse », « J'accuse les membres du Conseil de guerre, etc. », Zola ajoute — c'est deux centimètres plus bas dans la lettre qu'est caché l'explosif — « écrivant ce que j'écris, je sais parfaitement que je me mets sous le coup des articles 31 et 32 de la loi sur la presse concernant la diffamation, et c'est volontairement que je le fais, car je demande à être poursuivi en cour d'assises. » Eh bien, vous voyez le coup : c'est lui, civil, qui va passer devant un tribunal civil pour une histoire qui concerne l'affaire Dreyfus,

pour avoir parlé de l'affaire Dreyfus. Par conséquent, les militaires sont coincés. Ce qui est assez amusant, d'ailleurs, Boisdeffre, qui est le contraire d'un imbécile, va essayer d'empêcher le Gouvernement de poursuivre Zola. Il dit : « Mais ne faites pas cela, vous voyez bien le piège : Zola va parler de l'affaire Dreyfus devant un tribunal civil. » Et le Gouvernement est très gêné : l'Armée vient d'être — comment dirais-je ? — souffletée en la personne de Boisdeffre par un écrivain, un écrivain d'ailleurs assez connu. Boisdeffre dit : « Je n'ai rien ressenti », mais la claque va retentir devant toute la France, alors c'est difficile... Mais tout de même, le Gouvernement va hésiter pendant six jours, avant de poursuivre Zola et il faudra qu'un brave député catholique de gauche — oh ! enfin, il est rose, il est rosâtre même — qui s'appelle Albert de Mun, fasse une interpellation. Il va dire, Albert de Mun : « Mais je suis scandalisé, moi, qui suis avant tout un patriote. Comment le Gouvernement n'a-t-il pas encore poursuivi l'infâme Zola qui a insulté l'Armée ? » Il y avait Boisdeffre, qui à ce moment-là était dans une tribune — puisqu'il n'était pas député, il n'était pas dans l'enceinte — pour écouter. Il se rongait les poings en entendant de Mun qui disait : « Poursuivez-le ! » Il se disait : « Mais quel imbécile ! » (Il disait cela plus brièvement. Enfin, bon !...)

Alors le Gouvernement se décide à engager les poursuites, mais Boisdeffre, très malin, dit au Gouvernement : « Il faut poursuivre Zola simplement sur deux mots. (Vous entendez : sur deux mots. Parce que dans sa lettre il avait dit : « et j'accuse les membres du deuxième Conseil de guerre d'avoir sciemment et par ordre déclaré innocent un coupable.) Poursuivez-le sur « par ordre ». Vous le tenez avec ça. Comment, M. Zola vous dites que les juges ont jugé par ordre ? voulez-vous le prouver ? » Il ne peut évidemment pas le prouver, parce que Boisdeffre n'avait évidemment pas envoyé de petit bout de papier aux juges militaires en disant : « Vous allez innocenter Esterhazy » ; tout cela s'était passé tacitement. Et puis, puisqu'on ne le poursuit que sur cette accusation de « par ordre », le président des assises a ordre du Gouvernement de couper la parole à quiconque voudra parler d'autre chose. Dès qu'on parlera de l'affaire Dreyfus, le Président doit dire : « La question ne sera pas posée. » Bon, ça c'est théorique, parce qu'en fait on en parlera tout le temps de l'affaire Dreyfus.

Le procès va durer du 7 février au 23 février 1898. Zola sera condamné, il le savait d'avance qu'il serait condamné. Il a perdu, mais il a gagné. Il a gagné parce que cela a été un procès public, parce que les journalistes français et même étrangers, je vous assure que de Suisse et de Belgique, on y venait, on se passionnait pour cette histoire et que tous les gens se sont aperçus

qu'il y avait un souterrain, qu'il y avait des choses que l'Armée cachait. Et si Dreyfus finalement a été d'abord grâcié puis réhabilité, c'est exactement grâce à Zola. Léon Blum a écrit, en 1936, ses souvenirs sur l'Affaire, et c'est lui qui, sans exagérer du tout, dit : « Sans Zola, Dreyfus serait mort au bagne. » Mais Zola ne verra pas la réhabilitation de Dreyfus. Vous savez que cela va traîner beaucoup; c'est en 1906 seulement que Dreyfus sera réhabilité et en 1902, Zola était mort.

Vous n' imaginez pas, enfin vous devinez, les fureurs que Zola a pu déchaîner contre lui en prenant la position qu'il a prise. Je ne vous donnerai qu'un détail. Dans son livre, sa fille, Denise Leblond-Zola (elle avait épousé un M. Leblond) raconte ceci : quand elle était toute gamine — elle avait je crois 9 ans — elle avait reçu, elle, pauvre petite, une carte postale qui était sous enveloppe : c'était la photographie de son père qu'on lui envoyait avec les yeux crevés. Zola a risqué, oui vraiment, sa vie; et son fils m'a dit : « Je crois bien qu'on l'a tué. » Moi, j'en suis moins sûr; mais les circonstances de sa mort prêtent à une interprétation d'assassinat.

Péguy, qui était à ce moment-là un gamin, qui n'était qu'un étudiant, qui n'était pas emballé par la littérature de Zola, avait été, comme tout le monde, commotionné par son « J'accuse »; alors il avait demandé à voir Zola. Il a raconté cela en 1902, dans « Les Cahiers de la Quinzaine » : « Je voulais avoir de Zola cette impression du face à

face que rien ne peut jamais remplacer. » C'est vrai, vous savez, tant qu'on n'a pas vu un monsieur, tant qu'on n'a pas senti sa poignée de main, tant qu'on n'a pas vu son regard, sa façon d'être, on peut toujours se tromper. » Je m'attendais, dit-il, à voir un homme de lettres et j'ai vu devant moi une espèce de paysan. C'était en février, et la maison était très chauffée — Zola était horriblement frileux, alors par-dessus sa vareuse, il avait encore un fichu, comme ça, un de ces énormes fichus —. Il n'avait pas du tout l'air d'un intellectuel, il avait l'air d'un vieux chien gris au regard triste. » Et Péguy écrit cette phrase qui me frappe beaucoup (ce n'est plus un jeune homme, Zola; il approche de ses soixante ans) : « Ce qui m'a tellement frappé en lui, c'est cette extraordinaire fraîcheur qu'il a conservée à s'étonner encore de ce que les hommes font de bête, de sale et de méchant. » Quand Péguy écrit cela, il ne sait pas qu'il est en train de répercuter une phrase qui a été dite en 1876, tout au début de la carrière de Zola, par Théodore de Banville : « Le Zola, ah, il est curieux ce garçon — il était jeune à ce moment-là — on dirait qu'il n'en revient pas de ce qui se passe dans le monde, du comportement des hommes. Il réagit comme un sauvage ou comme un enfant. »

Ou comme un enfant... Quand Zola écrit « La Confession de Claude », il a mis un anti-Claude, c'est-à-dire un garçon qui s'appelait Jacques, qui était peut-être quelqu'un qu'il con-

naissait, dans son livre. Jacques, vous savez, c'est le réaliste; il a les pieds sur terre; il se moque des rêves de Claude et il lui dit à un moment : « Mon pauvre Claude, tu seras toujours un enfant. » Voilà ce que Zola se fait dire à vingt-cinq ans par un camarade. Et quand à la fin des « Rougon-Macquart », il va dessiner le portrait du docteur Pascal (vous savez, c'est le dernier bouquin, tout le monde sait aujourd'hui que le docteur Pascal, c'est une transposition de Zola; il se vieillit du reste) il dit : « Quand on approchait du docteur Pascal, ce qui frappait, c'était cette espèce d'incurable enfance qu'il avait conservée dans le regard. »

Tout à l'heure, je vous ai dit qu'au début de sa vie, Zola avait été élevé par des religieuses, il est aujourd'hui établi que dans « La Faute de l'Abbé Mouret », lorsque l'Abbé n'est pas encore en présence de sa petite amie, vous savez, et qu'il est tellement fervent, c'est Zola qui était comme ça, le petit Zola avait une dévotion pour la Sainte Vierge. Je vais vous citer des textes de lui qui sont de son adolescence; ils sont tous les deux de 1860. En voilà un en vers :

« Toi, le Seigneur d'amour, de vie et
d'espérance,
...toi qui mis dans mon être
Ce feu pur dont l'ardeur me rapproche
de toi. »

Bon; vous me direz : « Les vers, c'est du Lamartine. » Attention, il y a de la prose maintenant, qui engage l'homme. Baille est resté au pays, en Provence, et il écrit à Zola qui est depuis deux ans à Paris : « Dis donc, maintenant que tu es à Paris, qu'est-ce que tu penses ? veux-tu me faire ta profession de foi ? m'expliquer ta métaphysique ? » Zola ne se dégonfle pas. Dans une lettre du mois d'août 1860 — il a donc un peu plus de vingt ans — il lui dit : « Veux-tu savoir ce que je crois ? Je crois en un Dieu tout-puissant, bon et juste. Je crois que ce Dieu m'a créé, qu'il me dirige ici-bas, qu'il m'attend dans les cieux. » Il écrit ça à vingt ans; à vingt-cinq ans il ne l'écrirait plus. A regarder « La Confession de Claude », on voit très bien que c'est un homme déjà « dépris », mais comment voulez-vous que ce petit Zola, qui n'est même pas bachelier puisse se constituer en opposition à l'égard de ceux qui savent, des compétents, enfin des penseurs : Comte, Taine, Littré, Renan, tous ceux qui savent réellement alors que lui, c'est un analphabète. Et on lui explique que la vérité est dans le matérialisme déterministe. Et il y adhère, il pense que c'est la vérité, il y adhère même avec une espèce d'emportement, d'emportement offensif puisque sous sa plume en 1879, il y a ceci, parlant de ceux qu'il appelle les « crédules » : « Nous nions leur Bon Dieu, nous vidons leur ciel. » En 80 : mort de sa mère. Alors regardez bien ce qui va se passer. Comme ça se passe souvent quand on

perd quelqu'un qu'on aimait, une marée de souvenirs reviennent, alors dans les « Notes » de Zola on voit que de nouveau il se dit : « Mais si c'était vrai, mon Dieu, si c'était vrai que Maman était de l'autre côté. » Puis il se dit : « Non, ce n'est pas parce que j'ai un drame sentimental qu'il faut que je me laisse aller, et un honnête homme ne doit pas adhérer à un mensonge, s'il sait que c'est un mensonge, cela ne se fait pas. » Alors voilà qu'il va prendre une position qui sera la sienne jusqu'à la fin de sa vie. Il répétera très souvent ces deux mots, le substantif et l'adjectif : « Il y a en moi une « amère certitude. » « Une amère certitude. » Certitude que le christianisme, c'est du rêve, certitude que la Providence, cela n'existe pas. Mais « amère ». Comme cela serait plus beau si c'était vrai, mais ce n'est pas vrai. Alors vous voyez qu'il va mettre à l'intérieur des « Rougon-Macquart », ce livre qui est extraordinaire, qui s'appelle « Le Rêve ». Quand, il y a quelques années — en 1952, je crois — on a fait un numéro spécial d' « Europe » consacré à la gloire de Zola, Gillette Ziegler a fait un papier extrêmement dur, estimant « Le Rêve » indigne de Zola (1). Vous l'avez peut-être lu; c'est en effet une histoire extraordinaire, c'est un aérolithe, enfin comme si sur cette noire pyramide des

(1) « Ne croirait-on pas à un pastiche des plus mauvais romans mystiques ? Comment imaginer que l'auteur de tant d'œuvres puissantes, généreuses, pétrées d'amour vrai et de tendresse humaine, se soit pris à son propre jeu ? »

« Rougon-Macquart », il y avait en transparence une cathédrale de songe, avec cette Angélique, avec ce Félicien. Mais il l'a fait, ce livre, parce qu'il y a au fond de lui cette « impossibilité — comme il disait — cette impossibilité de dire adieu aux espérances du rêve. »

« Lourdes », c'est un très beau livre de Zola. Vous savez bien que je suis catholique. Eh bien, on m'avait dit : « Il ne faut pas lire ça. » Quand j'étais en première, que je préparais le bachot, j'avais demandé à l'aumônier — comme j'étais gentil ! — je lui avais demandé : « Qu'est-ce que je peux quand même lire de Zola ? il y a le bachot... » Il m'avait dit : « Rien, mon petit. Zola, c'est le démon. » Bon, alors ça va. Eh bien, j'ai cru que « Lourdes » était un livre offensif, mais ce n'est pas vrai. Lisez « Lourdes » ; c'est un très, très beau livre. Zola était passé à Lourdes en 91, il était allé à Cauterets dans les Pyrénées pour faire soigner sa gorge et quand il avait traversé Lourdes, il y avait un « Pèlerinage national », il y avait une foule de gens, il les avait regardés et il s'était dit : « Mais ce ne sont pas tous des imbéciles. Enfin, qu'est-ce qui se passe donc ? » Alors il a voulu revenir. Il y est allé en 92, et il y a passé trois semaines. Et de tous ses yeux, de toutes ses oreilles, il était là attentif pour comprendre ; et il va écrire cet admirable bouquin où il y a cet abbé Pierre, l'abbé Pierre Froment qui commence déjà à ne plus y croire, qui commence déjà à se déprêtriser à Lourdes. Mais là,

il y a des choses splendides. Par exemple — j'y suis allé deux fois à Lourdes; soit, ce n'est pas beau — mais quand le soir il y a la « procession aux cierges » (vous savez ce que c'est : il y a les petits cierges qui sont entourés, à cause du vent, de quelque chose de carton, ce qui fait que le vent ne les éteint pas, et quand on grimpe sur une petite colline, et qu'on regarde cette procession — je l'ai fait et tout le monde le fait —) c'est beau. Alors, Zola avait vu ça et il dit : « C'était comme une poussière de soleils qui remuait dans les ténèbres, comme une tremblante résurrection de l'espérance. »

Il y avait le « Pèlerinage national », à ce moment-là, quand il y était, et puis bien sûr, tous les hôtels étaient pleins ; même ce qu'on appelle « L'Abri du Pèlerin », regorgeait. Alors les curés avaient dit : « Eh bien, ouvrez l'église du Rosaire ». Elle est moche, vous savez bien ; c'est une grande église. Alors les gens étaient venus là et Zola y était entré à trois heures du matin, et il avait vu des gens qui dormaient par terre avec des gosses, qui étaient là au pied de l'autel. Et il va écrire cette phrase, que je trouve pour ma part admirable : « Ils avaient eu raison de l'ouvrir, cette église, à tout le monde, à tous les passants de l'ombre, aux bons et aux mauvais, aux las et aux perdus. » Il n'aimait pas trop, il n'était pas porté sur les vicomtes, vous savez ; et les brancardiers de Lourdes, c'est souvent des gens de très bonne compagnie, des gens même qui

savent comment on gagne de l'argent sur le dos des pauvres pendant toute l'année et puis pendant quinze jours, ils se rachètent en portant des brancards. Alors, lui, quand on lui avait dit : « Il y a le Chef des brancardiers, c'est le vicomte Untel », il l'avait regardé avec une espèce d'hostilité. Et il l'avait suivi toute la journée, et voilà que le soir, le soleil se couchant, le pauvre type qui a transporté ces malades toute la journée, qui n'en peut plus, est allé se recueillir, comme on dit, dans la grotte miraculeuse, et il se met d'abord à genoux, et puis comme il est très éreinté, il se dit : « Oh, mais on peut bien prier assis ». Alors, il s'assied, puis il s'endort tout de suite. Et Zola rôde autour de lui, il passe comme ça devant, puisque l'autre dort et ne le voit pas, et il dit : « Il riait, il souriait en dormant, ce vieil homme visité par les anges et moi, j'étais là les mains vides devant lui. »

Et puis Bernadette, vous savez, personne, personne n'a écrit un plus beau livre sur cette gosse Bernadette que Zola. Savez-vous que quand il avait vingt ans, il voulait écrire une Jeanne d'Arc ? Dieu sait comme il aurait bien dû l'écrire. « Une Jeanne d'Arc, disait-il, sans points d'exclamation. » Eh bien, il n'avait pas fait de « Jeanne d'Arc », mais il a fait une « Bernadette » et il en parle en disant : « Plus je me suis approché d'elle, plus je l'ai aimée. » Quand il était parti de Paris, on lui avait dit : « Cette hystérique-là qui a vu la Sainte Vierge » ... et il va dire maintenant :

« Cette candide, cette héroïque, incapable de mensonge, tout entière de droiture et de pureté. » Ah oui ; il n'empêche que le rêve qu'elle a rêvé, c'est le plus beau rêve, mais c'est un rêve. Et Bernadette, où est-elle maintenant ? Eh bien, elle est morte, elle est dans le néant, comme toute chose.

Dans « Lourdes », il y a un personnage extraordinaire qui s'appelle « le Commandeur ». Le Commandeur, c'est un agent des chemins de fer de la gare de Lourdes. Je pense qu'il existait. Zola l'avait mis là parce que c'est un personnage pittoresque. Il paraît que quand on voulait s'amuser, on pouvait aller discuter le coup avec cet employé parce que, il suffisait de prononcer un certain mot devant lui pour obtenir un résultat. Comme quand on met vingt centimes dans un appareil. Quand on lui disait « pèlerin », il entraînait en convulsions. Il disait : « Ah ! ce qu'ils me font marrer (il disait cela mieux que moi), ils me font marrer, ces pèlerins. Ah ! si vous saviez comme ils aiment la Sainte Vierge, ces pèlerins. Mais qu'est-ce qu'ils lui demandent à la Sainte Vierge ? Ils lui demandent, oh ! le paradis, ça, le plus tard possible ; ils demandent de rester, de rester sur cette terre, parce que là tout de même on est tranquille. » Et le Commandeur dit (mais à ce moment, ce n'est plus le Commandeur qui parle, c'est Zola) : « Et dire, quand on pense, ce que c'est que la vie, que les gens sont tellement accrochés à ça, n'avoir d'intelligence que pour

douter, de volonté que pour ne pas pouvoir, de tendresse que pour se crever le cœur ; mais c'est ça la vie ! »

Savez-vous qu'il a écrit la même année que « Lourdes », un très beau livre qu'on ne lit pas. Un petit texte qui s'appelle « Lazare ». « Lazare », c'est l'histoire de la résurrection. Et il suppose ceci : le Christ a ressuscité Lazare et dès que Lazare est ressuscité, il fronce les sourcils et il dit : « Seigneur, qu'est-ce que vous avez fait ? J'avais fait ma tâche sur la terre, et ce n'est pas drôle de travailler, et vous voudriez que je recommence encore. Ah non ! non surtout pas. Rendormez-moi ! »

Zola va écrire la deuxième partie de son *Pierre Froment*, vous savez c'est « Rome » — « Lourdes », « Rome » et « Paris ». Il y a un paragraphe de « Rome » qui me passionne, que je vais vous raconter. C'est donc l'abbé Pierre, qui n'est pas encore tout à fait sorti de l'Eglise et qui a une idée. Comme le nouveau pape n'est pas trop mal — il s'appelle Léon XIII, il a parlé de « ralliement » et il a dit qu'il ne fallait pas être opposé à la République — le pauvre Pierre Froment va s'amener à Rome avec un programme de — comment est-ce qu'on dit ? — « *aggiornamento* », je crois. Alors il va présenter cela au Pape. Il sait d'avance que c'est loupé, parce que l'Eglise est en train de mourir. Et il avait découvert dans Rome, le petit Pierre Froment, le petit abbé, un certain jardin que Zola appelle le jar-

din « Boccarnera ». J'ai mis du temps à le retrouver, mais je l'ai retrouvé : c'est tout simplement le jardin de l'Ambassade de France, où il avait été reçu. Il parle de l'odeur des « grands buis amers », il parle des sarcophages qui sont là avec des sculptures antiques — c'est vrai — et il parle de cette pente vers l'Est, perpendiculaire sur le Tibre — c'est là. Alors il dit que le petit abbé aimait bien, à la fin du jour, comme ça, vers cinq, six heures, marcher tout seul dans le jardin « Boccarnera » et en particulier s'approcher de ces tombeaux antiques, en marbre, parce que le soleil avait donné dessus toute la journée et que, posant la main sur ce marbre chaud, « on touchait comme une chair vivante ». Alors il regardait la Rome de la mort, la Rome du Vatican, qui était là-bas et il s'en détournait ; il s'asseyait sur ces tombeaux, il regardait le ciel, qui était toujours merveilleux. On entendait, vous savez, ces martinets qui crient, qui tournent perpétuellement dans le ciel et il était « enivré de bonheur ». Et voilà qu'un soir — et je suis sûr que c'est arrivé à Zola — voilà qu'un soir, le petit abbé était venu de nouveau dans ce jardin « Boccarnera », le ciel était pareil, il y avait toujours ces hirondelles, il y avait toujours ces beaux petits nuages blancs, il y avait le ciel bleu, il y avait le marbre chaud... Et tout à coup — je cite — « il sentit la tristesse infinie de la joie, la désespérance sans bornes du soleil. » Qu'est-ce que cela veut dire, cela ? Cela veut dire que quand

on est joyeux, il y a tout au fond une tristesse, parce qu'on sait bien que cela ne va pas durer et qu'au bout il y a la mort. Et que nous, qui sommes fascinés par le soleil, si on y réfléchit un peu, qu'est-ce que c'est que ce petit luminaire, perdu dans l'énormité, perdu dans la nuit cosmique ? Alors, quand on pense à ce bonheur du soleil et que l'on est un peu raisonnable, ce n'est pas un bonheur, c'est un désespoir. Voilà ce fond nocturne qu'il y avait chez Zola.

Eh bien, ce nocturne, ce désespéré va se mettre à écrire, ne sachant pas qu'il va mourir si vite, un témoignage d'optimisme, qu'il va appeler « Les Quatre Evangiles », « Les Quatre Evangiles » laïques qui sont « Vérité », qui sont « Justice », qui sont « Travail », qui sont « Fécondité ». Il revoit son œuvre des « Rougon-Macquart » et il pense qu'il a peut-être trop insisté sur le noir, puisqu'il a voulu montrer la vie telle qu'elle est, mais peut-être en montrant trop le côté noir. Il ne veut pas le renier; mais après la « dénonciation », le temps est peut-être venu de l'« annonce ». Alors il va proposer maintenant à ses lecteurs un Evangile d'espérance laïque.

Le Zola de la fin est quelqu'un qui n'accepte plus certaines interviews. Quand des gens lui demandent : « Monsieur Zola, peut-on vous demander ce que vous pensez en religion ? » Il répond : « Cela ne vous regarde pas ». Alors, il y a des types, pour l'ennuyer, des ennemis, qui

en 1896 avaient retrouvé quelques vers religieux de lui, de son enfance, et qui les publient. Ce sera assez drôle de montrer ce Zola qui est si anti-catholique, si anticlérical maintenant, et qui a écrit ces choses-là. Et Zola répond, par écrit dans « Le Figaro » : « Ceux qui s'imaginent que mon passé me gêne se trompent bien, car ce que je voulais alors, je le veux toujours et c'est à peine si mon vocabulaire a changé. » Brunetière dit « ... mais ce Zola qui fait l'antireligieux et qui emploie le mot de « solidarité » à la place du mot de « charité », dit la même chose que nous ». Il ne se rend pas compte, Brunetière, qu'il y a cette différence essentielle entre lui et Zola, que quand Brunetière parle de vérité ou de justice, il en parle du bout des lèvres sans savoir ce qu'il dit, tandis que quand Zola parle de vérité et de justice, c'est le feu de sa substance, c'est sa raison de vivre. Il avait mis dans « Le Rêve », une scène, la seule scène possible — c'est mauvais, hein, « Le Rêve », c'est mauvais ce bouquin — mais il y a une scène... La gosse, elle s'appelle Angélique (Dieu sait !) et le garçon, il s'appelle Félicien. Angélique est la fille d'une brodeuse catholique. Tout cela à l'ombre d'une cathédrale. Et Félicien, c'est le fils de l'archevêque. Attention ! vous savez, l'archevêque s'était fait prêtre après avoir perdu sa femme, donc, bon... Alors Félicien, fils d'archevêque, veut épouser Angélique. Et Angélique n'ose pas, on n'épouse pas le fils de l'archevêque quand on a des parents ouvriers... Alors voilà que le

garçon, une nuit, pénètre dans la chambre d'Angélique. Il était entré par le balcon, comme ça, ça se faisait à ce moment-là, avec les meilleures intentions du monde ; il veut l'épouser, quoi ! Et Angélique est là tout impressionnée, parce qu'elle dit : « Si je fais ça, si je pars avec toi, mes parents vont être bouleversés ; ils vont croire que je fais le mal. Non je ne veux pas venir. » Alors, Félicien l'avait prise par les avant-bras, il s'approche tout près, il la regarde dans les yeux et il lui dit : « Voyons, Angélique, tu me refuses pour des rêves. » Et elle dit : « Des rêves ? vous croyez ? » Et elle refuse de le suivre, parce que, dit Zola en une formule très peu claudélienne : « parce que sa joie était devenue d'obéir ».

Eh bien, notre Zola aussi, avec sa foi d'un incroyant, sa joie était devenue d'obéir. Parce que je le connais, son testament spirituel ; il l'avait mis en 93, dans « Le docteur Pascal ». Et le voici — je crois que je le sais par cœur : « Vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'œuvre lointaine et mystérieuse, la seule paix possible ici-bas étant dans la joie de cet effort accompli. Il ne sait ni qui l'a fait ni où est le Royaume, mais on l'appelle et le Royaume est en avant. » L'avez-vous remarqué, il y a trois livres de Zola qui se terminent par quelqu'un qui marche sur une route : à la fin de « La Terre », vous avez Jean Macquart ; à la fin de « Germinal », vous avez Etienne Lantier ; à la fin de « L'Argent », vous

avez Madame Hamelin, qui marchent, qui marchent... Le soleil n'est pas encore levé, mais on peut très bien s'efforcer, il se lèvera...

Pour finir, je voudrais vous lire un petit texte, que je ne vais pas commenter. Zola avait fait — je vous l'ai dit — du « Docteur Pascal » un livre sourdement autobiographique. il avait écrit cela en 92, il l'avait publié en 93, et si j'ose dire il s'était « amusé » à inventer sa mort, alors il avait raconté ceci : le docteur Pascal avait senti qu'il étouffait et il avait envie d'air pur, et voilà ce qui lui est arrivé. — Mais lui, Zola savez-vous comment il est mort ? Quand il était arrivé chez lui — c'était la fin d'octobre, d'octobre 1902, l'été avait été pourri, on rentrait trop tôt — on avait envoyé le domestique pour allumer du feu dans la chambre à coucher, ce feu était apparent, c'étaient des boulets. Pendant l'été des fumistes avaient réparé la cheminée. Le fils de Zola m'a dit : « La cheminée était bouchée — c'est vrai, elle était bouchée — et ils l'ont fait exprès. » Je n'en sais rien. « C'est comme ça qu'on a eu mon père, parce qu'on l'a étouffé. » Toujours est-il que Zola, qui ne se doute pas que la cheminée est bouchée, se couche avec sa femme, et il lit un moment et puis le gaz carbonique se répand, puisqu'il ne peut pas partir. Or, lui, va sentir à un moment, une mauvaise odeur et il se lève. Deux médecins que j'ai interrogés m'ont dit que s'il n'avait pas bougé, peut-être il ne serait pas mort, mais dans le mouvement qu'il a fait, il a

été foudroyé. Et sa femme était également empoisonnée comme lui, mais comme elle dormait, comme elle est restée endormie, le lendemain matin, quand on a forcé la porte — les domestiques voyaient que Monsieur et Madame ne répondaient pas — on a pu la ranimer et sauver Mme Zola parce qu'elle n'avait pas bougé.

Alors, écoutez bien ce qu'il avait dit quand il avait inventé, neuf ans plus tôt, la mort du docteur Pascal : « Soudain, sentant qu'il étouffait, le docteur Pascal se jeta hors du lit ; il voulait se lever, marcher, un besoin de grand air le jetait en avant. Il tomba, il voulut respirer, il avança les lèvres, ouvrit sa pauvre bouche, un bec de petit oiseau qui cherche à prendre une dernière gorgée d'air. »

QUESTIONS ET REPONSES

1^{re} question : Qui était derrière Esterhazy ?

Henri Guillemin : Qui était derrière Esterhazy ? Ce n'est pas mon sujet, l'affaire Dreyfus ; mais enfin, vous savez que je l'ai pas mal étudiée, et je crois que je vais pouvoir répondre.

Lorsque l'Etat-Major a vu que le lieutenant-colonel Picquart, chef du deuxième bureau, avait repéré la culpabilité d'Esterhazy, il a été horriblement embêté. L'Etat-Major va se compromettre, jusqu'à faire cette chose épouvantable de blanchir Esterhazy, parce que Esterhazy est intime-

ment lié avec le Gouverneur général de Paris, qui en même temps est généralissime — c'est un titre officiel, c'est un titre pompeux, qui ne représente pas grand-chose, mais enfin, c'est le généralissime — qui s'appelait Saussier. Saussier était un homme qui avait à ce moment-là 69 ans, qui avait une petite maîtresse de 29 ans, une Autrichienne. Et Saussier avait eu une sale histoire — en 1892, je crois — et c'est Esterhazy qui avait obtenu des journaux nationalistes, qui poursuivaient Saussier, la cessation de l'attaque de ces journaux, en particulier de « La Libre Parole » de Drumont, contre Saussier. Celui-ci lui en était très reconnaissant et l'on savait qu'Esterhazy allait de temps à autre déjeuner chez le généralissime. D'autre part, comment les documents qui avaient été saisis à l'Ambassade d'Allemagne, comment un simple commandant d'infanterie pouvait-il en disposer ? C'étaient des secrets qui étaient connus d'environ 10 à 12 personnes, pas plus, et dans les hautes sphères de l'Armée. Si bien que l'Etat-Major s'est dit : bien entendu, Saussier n'est pas dans le coup; ce n'est pas un type qui s'est accointé avec Esterhazy; mais si nous poursuivons Esterhazy et si Esterhazy se sent menacé, il va lâcher la vérité. Et où est la vérité? C'est que grâce à la petite maîtresse — Weil, elle s'appelait — il obtient les documents que la petite soit photographie, soit recopie, soit enlève et puis reclasse, et vraisemblablement Esterhazy avait un fifty/fifty avec la petite, et comme il vendait mille

francs — c'était une grosse somme pour l'époque — mille francs par document fourni aux Allemands, il devait y avoir 500 pour la petite Weil et 500 pour lui. Mais si jamais Esterhazy est coincé et qu'il est obligé de faire des aveux, on va être obligé de dire que le généralissime lui-même, premièrement est en rapports d'amitié avec un personnage affreux, qui est un traître, et deuxièmement, qu'il a une petite maîtresse qui est Autrichienne. Alors, n'importe quoi, n'importe quoi, mais ne pas mettre en cause Esterhazy, parce que c'est le prestige de l'Armée française, prestige international même qui est en cause ! Alors, à leur corps défendant, et en se disant : « c'est un sale métier qu'on fait », l'Etat-Major va couvrir à tout prix Esterhazy afin de ne pas laisser prononcer un nom qui ne doit pas être prononcé. Ne me faites pas dire, comme un journal — c'est « Carrefour », quand j'ai publié mon bouquin — « Guillemin découvre un nouveau « coupable » dans l'affaire Dreyfus. » Mais non, pas du tout ! Saussier n'est pas coupable, Saussier est un instrument, ignorant lui-même de son rôle, on lui chipe des documents, on les lui remet après. Ces documents sont vendus. Lui, c'est simplement un imprudent, et puis il n'aurait pas dû prendre une maîtresse autrichienne... Mais ce n'est pas un traître. Esterhazy est un pur traître. Mais la réponse à la question est : on ne pouvait pas toucher à Esterhazy sans découvrir le général Saussier.

2^e question : M. Guillemin a dit si je ne me trompe, qu'Anatole France, dans le début de la carrière de Zola, avait été hostile, ou en tout cas, opposé à Zola. Est-ce que je me trompe, mais n'est-ce pas lui qui a prononcé l'oraison funèbre de Zola ?

Henri Guillemin : Parfaitement.

L'auditeur : Est-ce qu'il a changé d'avis ?

Henri Guillemin : Oui, oui. Il a dit : « Zola a été un des moments de la conscience humaine. » Vous savez, à cause de l'attitude de Zola pendant l'affaire Dreyfus, il avait complètement renversé son attitude.

3^e question : Est-ce que vous pourriez dire deux mots de l'attitude de Zola pendant la Commune de Paris ?

Henri Guillemin : On a pas mal de renseignements là-dessus, parce que Zola, c'est en 71 donc, à ce moment-là gagnait sa vie comme correspondant parlementaire du journal « La Cloche ». « La Cloche » était ce qu'on appellerait un journal républicain modéré. Ceux qui étaient contre la Commune, c'était qui ? Les royalistes bien sûr, mais également les républicains modérés, c'est-à-dire des républicains très conservateurs socialement. Alors Zola a fait des articles dans « La Cloche », qui sont assez pénibles, où l'on voit qu'il est extrêmement sévère contre les Communards, sans toutefois approuver la politi-

que affreuse, la politique de violence de Versailles. Vous savez, je suis en train d'étudier cette Commune. Je puis affirmer que les Communards n'avaient pas l'intention d'attaquer — Thiers n'était pas non plus tellement emballé pour attaquer — mais ce sont les milieux d'affaires qui ont poussé Thiers. Vous allez voir dans mon bouquin, j'apporte un inédit assez intéressant : une lettre du gouverneur de la Banque de France (8 mars 1871) qui éperonne, aiguillonne le père Thiers en lui disant que tant qu'on n'aura pas réglé par le fer et par le feu cette insurrection parisienne, ou ce commencement d'insurrection parisienne, « les affaires ne pourront pas reprendre ». Alors il faut absolument en découdre avec ces révolutionnaires et les exterminer. Pour commencer : les journées de juin. Eh bien, Zola est contre. Au moment de la répression terrible, de la Semaine sanglante, il écrira des articles très sévères.

Mais voilà les années qui passent. Nous ne sommes plus en 71, nous sommes en 92, quand il écrit « La Débâcle ». A ce moment-là, il est malheureusement — je dis bien « malheureusement » — candidat à l'Académie française. Se rappelant ses souvenirs de la Commune, il va en remettre dans la sévérité. Et jusqu'à écrire des choses dont je vous ai parlé tout à l'heure, à savoir que c'était la partie gangrenée de la France qui était amputée par la partie saine, à savoir la paysannerie. Il va montrer un personnage — c'est Maurice je crois — un person

nage très crapuleux, très coupable, qui a pris parti pour la Commune, tandis que Jean Macquart, qui est un si, si chic type — vous vous rappelez peut-être le héros de « La Terre », c'est le fils probe de « La Terre », Jean Macquart — eh bien, lui, il sera naturellement parmi les Versaillais qui vont exterminer les Communards.

En conclusion : Sur le fait, à l'époque même, Zola n'est pas favorable à la Commune, mais en même temps, il est très hostile à la répression sanglante. Et malheureusement, vingt ans plus tard, pour des raisons regrettables, pour appuyer sa propre candidature, il sera affreusement sévère contre la Commune, au point qu'il en est navrant.

Vous voyez comme je procède ; je dis même des choses qui sont déplaisantes pour un type. Si on fait de l'histoire, il ne faut rien dissimuler. On me le reproche tellement ! On dit : « Guillemin raconte des histoires qu'il ne faut pas dire. » Mais c'est la base de l'histoire, quoi, c'est la loyauté. Eh bien, ça m'ennuie de vous dire que Zola a fait une chose comme ça. Mais je ne l'aurais pas dite, j'aurais triché.

Personne n'est un saint, vous savez, personne. Nous faisons tous des choses moches. Eh bien, Zola a fait cette chose moche, et c'était mon devoir de vous le dire.

Le sens de son œuvre

En 1834 (1), essayant d'analyser avec honnêteté les raisons qu'on peut avoir d'écrire, les mobiles auxquels un écrivain obéit, Musset en trouvait trois : l'amour-propre, d'abord, « autrement dit le désir de la gloire », le besoin de s'occuper, ensuite, enfin l'intérêt pécuniaire. Ce n'était pas si mal vu, encore que sa deuxième raison ne fût guère valable que pour les oisifs, comme lui et M. de Vigny par exemple. Je ne vois pas non plus très bien comment faire entrer Flaubert dans cette cage aux trois barreaux. Et la « mission » du poète, qu'en fait-il ? Le jeune Hugo des « Odes » paraissait y croire, cependant. Et Claudel a-t-il assez répété qu'il n'écrivait qu'en vue d'un témoignage, d'un enseignement et qu'il n'attachait « aucun intérêt » à la valeur littéraire de son œuvre ? Il est vrai que le même Claudel, devenu octogénaire, et répondant publiquement aux questions, bien posées, d'Amrouche, balaiera, avec une espèce de bonhomie cynique, tous ses

Texte d'Henri Guillemin paru dans le numéro spécial de la revue « Europe » consacré à Zola (avril-mai 1968). Publié avec l'aimable autorisation de « Europe » - 21, rue de Richelieu, Paris (1^{er}).

(1) Dans la préface — qu'il supprima par la suite — de la « seconde livraison » du « Spectacle dans un Fauteuil ».

grands propos d'autrefois; allons, soyons sincère, dira-t-il, « je n'ai jamais écrit dans l'intention de démontrer quelque chose [...]; je n'ai eu qu'une idée, celle de m'exprimer et de réaliser un ensemble qui me satisfasse » (1); complaisance artistique, savourement, délectation. Et si Victor Hugo, à partir de 1852, a voulu, en effet, avec violence, avec passion, emplir son œuvre d'un certain message, ce n'était certes pas là son premier souci lorsqu'il se définissait, à trente ans, comme un « écho sonore », clair aveu d'insubstance.

Zola, à vingt ans, n'a pas le sou et pas de métier. Il n'est même pas parvenu à obtenir son baccalauréat. Pas douteux qu'écrire ne lui apparaisse comme un moyen de gagner sa vie. Il est pris à la gorge par le manque d'argent et la nécessité d'en faire. S'occuper n'est guère pour lui un recours contre l'ennui, mais bien une urgence vitale. Pas de doute non plus : la renommée, la gloire le séduisent. Il écrit des vers par centaines et se voit déjà poète reconnu, célébré. Mais il faut le connaître, cet étrange garçon; pas sommaire; complexe; avec un côté d'enfance qu'il ne perdra jamais, une espèce de « pureté de cœur » — ou de naïveté, comme on voudra — qui s'affirme aussi bien dans le Claude de sa « Confession » (vingt-cinq ans) que dans son « Docteur Pascal » (cinquante-trois ans), et davantage encore, cinq ans plus tard, à l'heure de

(1) Cf. Claudel, « Mémoires improvisés », 1954, p. 281.

« J'accuse ». Il vient d'avoir vingt ans quand il écrit à son ami Baille : « Je ne crois pas que c'est en montrant brutalement son mal à un homme qu'on le guérit » et à la « satire » il préfère le « cantique ». Cependant, « Thérèse Raquin » et la suite auront peu l'aspect de « cantiques », et Zola n'en prétendra pas moins (« Tribune », 29 novembre 1868) que, s'il est descendu « en pleine boue sociale et humaine », c'est à la façon du médecin, et « pour guérir », s'il peut, ces plaies affreuses. Dit-il vrai ? Est-il sérieux ? Fidèle à lui-même et à cette option qu'il confiait à Baille. Il avait pris d'abord l'autre route, avec ses « Contes à Ninon », « belles histoires, leçons de charité et de sagesse », disait-il dans sa préface. Le livre n'a eu aucun succès, et Zola a fait volte-face, adoptant le chemin même qu'il condamnait en 1860, mais continuant d'affecter un souci de dévouement. N'est-ce pas la preuve que son but véritable est le renom joint au profit, et que son altruisme n'est que de façade, un prétexte, un alibi, un trompe-l'œil ? Il ne cache pas à Valabrègue que le théâtre le tente beaucoup, car c'est là, dit-il, qu'on récolte au mieux, si la pièce réussit, le « retentissement » et le « gain ». Plus de faux-semblants, pour Valabrègue, mais la nudité de la convoitise. Je sais bien qu'aussi, après avoir pris des airs à la Juvénal (nommément évoqué, du reste), sourcils froncés, regard fulgurant, et « le fouet à la main » — et professé avec fracas : « Je ne suis pas un polisson, je suis un

tragique, qui se fâche et que le cocuage ne déride pas », il n'hésitera point à bâtir cet épais vaudeville du « Bouton de Rose » qu'il annoncera comme suit, et clignant de l'œil, à Flaubert : « C'est une farce en trois actes, un cocuage pour le Palais Royal ».

Attention ! Attention ! Ne pas conclure trop vite. Flaubert a bien écrit ce « Candidat » qui aurait assez l'allure d'un petit reniement, mais on ferait difficilement passer pour un arriviste l'auteur de « Bouvard et Pécuchet », Hugo a bien vendu, en 1838, l'« exploitation » de ses Œuvres complètes à une « Société propriétaire des œuvres de M. Victor Hugo », et il y eut un moment, dans sa vie, où, académicien, guignant la pairie et fasciné par les « grandeurs d'établissement » il était en passe de très mal finir; mais Dieu sait s'il s'est remis debout. Et Péguy, alors ! Pas brillant, le Péguy des années 1909-1910. Ce que Lotte l'entendait lui glisser à l'oreille ressemblait beaucoup à ce que Valabrègue avait entendu Zola lui avouer : « J'ai surtout besoin de deux choses : de publicité et d'argent. » A s'y méprendre. La publicité et l'argent, les voilà les objets du désir furieux dont tremble le Péguy de trente-sept ans. N'empêche que Péguy refusera de se vendre; et son aventure n'est que plus poignante d'avoir été hachée de tentations et de trébuchements. Un destin ne se mesure qu'accompli. Un homme ne se révèle que par la courbure entière de sa trajectoire. Celle d'un Hugo, d'un Péguy, d'un Zola

est montante. Au fond d'eux-mêmes, en dépit de tout ce qu'ils avaient, comme les autres, d'appétits et d'ambitions, dans leur identité la plus substantielle, la préférence de quelque chose qui les dépassait.



Significatif, prémonitoire, le docteur Pascal tel que Zola l'avait conçu et mis en scène dès 1869 dans sa « Fortune des Rougon ». Le docteur a peu d'illusions sur les chances de voir jamais s'établir le régime idéal dont rêve le petit Silvère, et quand les républicains de Provence se dressent, en décembre 1851, pour défendre la République, Pascal ne songe pas à prendre les armes avec eux; il ne veut pas les blâmer, car le Bonaparte est ignoble; il se contente de leur dire, mi-tendre, mi-sceptique : « Vous avez peut-être raison, mes amis », accompagnant ces mots d'un sourire d'« indifférence affectueuse ». Et tout à coup le voici — lui-même ne sait pas trop comment cela s'est fait — parmi les insurgés. Il faut bien des médecins à ces soldats civils qui partent, c'est l'évidence, au massacre. Le docteur Pascal s'est aperçu qu'il les avait rejoints. Il devrait se surveiller, le docteur; des coups de tête, chez lui, des coups de sang, à l'improviste, qui pourraient le mener loin.

Zola romancier et, après 1876, salué, désormais comme il souhaitait l'être depuis dix

ans et plus, s'adressera et pratiquera les conseils de la prudence. Carrière d'abord. Ne déplaire qu'avec discernement; le public le nourrit et il serait désastreux de l'irriter. Et lorsque l'homme de « L'Assommoir » se mettra, à son tour, sur les rangs pour la Légion d'honneur et pour l'Académie française, tous ses intérêts pèseront dans le sens de la circonspection et des ménagements. Il entre au « Figaro » à l'automne 1880 et les honnêtes gens le croient définitivement rallié à leur cohorte. Il y travaille un an, voilà qui est bien. Et soudain, il publie « Pot-Bouille ». Scandale. Le directeur du « Figaro » en déchire ses vêtements : « C'était bien la peine d'écrire chez nous tant d'articles ! » Mais voici l'apaisement du « Bonheur des Dames », et « La Joie de Vivre » ne met pas en péril les colonnes du Temple. Au lendemain de « L'Assommoir », Zola avait eu grand soin de ne pas se laisser confondre avec les socialistes et autres pétroleurs. On avait même noté sous sa plume une phrase particulièrement rassurante : qu'il « verbalisait seulement », que « la conclusion n'appartient pas à l'artiste ». En d'autres termes, Zola fait savoir qu'il n'est pas un réformateur, qu'il n'y a rien à craindre, de son côté pour la permanence des structures économiques et sociales. On jugera, en conséquence, du haut-le-corps qu'éprouvent les gens de bien avec « Germinal » et ce commentaire délibéré de l'auteur : ces exploités, ces asphyxiés, ces écrasés, les prolétaires de la mine, entre autres, c'est

vrai, « je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait et soulever une telle pitié, un tel cri de justice que la France cesse de se laisser dévorer [...] ».

Navrant. Quarante-cinq ans déjà, le monsieur, et il n'a toujours pas réussi à se mettre dans la tête le « b-a-ba » de l'avancement mondain et il commet de pareilles bévues ! Mais si, mais si, il le connaît, son manuel des bienséances et des comportements requis — avec la liste aussi des abstentions impératives — lorsqu'on veut ce qu'il veut. Le fond de l'affaire est qu'il ne parvient pas à se défendre devant certaines tentations plus grandes encore que celles de l'or et de la gloire. Le fond de l'affaire est qu'il n'est pas très sûr de désirer ce qu'il désire, s'il faut le payer trop cher. Le fond de l'affaire est que Zola écrit pour autre chose encore que le succès.

Je crois qu'il s'est réellement appliqué à s'assagir, et je crains même que ce ne soit pas pour rien — l'habit vert lui ferait tant de plaisir ! — que, dans « La Terre » puis dans « La Débâcle », apparaissent deux personnages immondes, Canon d'un côté, Chouteau de l'autre, avec précision, tous deux, désignés comme « socialistes ». J'ai bien peur également que, dans « La Débâcle », les considérations de Zola sur la Commune ne doivent beaucoup à ces « douces influences », comme écrit François Mauriac (1), « que ne cesse d'épandre

(1) « La Vie de Jean Racine », p. 99.

de loin l'Académie française sur ceux qui en tentent l'approche ». Le triomphe des Versaillais et la Semaine Sanglante inspirent à Zola cette appréciation teintée du meilleur esprit : « c'est la partie saine de la France [...] qui supprime la partie folle, détraquée de rêveries et de jouissances ». La date de cette jolie phrase ? 1892. Et, six ans plus tard, saccageant du coup, et en une seconde, toutes ses chances — croissantes, prometteuses, délicieuses — d'être admis à l'honneur de s'asseoir sous la coupole, le même Zola se livrait à un monstrueux attentat contre l'Etat-Major. Pourquoi diable cet acte insensé ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire (Daudet le lui avait assez remontré) qu'un innocent restât au bagne ? Simplement, Zola n'en avait pas pu supporter l'idée. Et si Barrès (1) s'évertuait à prétendre que l'affaire Dreyfus n'était, après tout, qu'une « historiette » n'ayant en soi qu'à peine « l'intérêt grossier d'un roman feuilleton », Zola en avait reçu, quant à lui, une commotion qui l'avait remué jusqu'à ses racines ; et dès lors, ni ses ambitions sociales, ni la sécurité de ses ressources, ni sa vie même n'avaient plus compté pour rien devant cette tragédie d' « un juif crucifié ».

L'individu est irrécupérable.

*
**

Qu'est-ce qu'il a donc, ce Zola, dans l'esprit et dans le cœur ? Ah ! beaucoup de nuit,

(1) Barrès, « Cahiers », II, 116.

c'est certain. Sa vue du monde n'est pas gaie. Il n'est que d'ouvrir « La Joie de vivre » — drôle de titre ! — pour s'en rendre compte. Et écoutez-le, dans « La Terre ». Si Jean Macquart, à la fin, est presque heureux, ma foi, de partir pour la guerre, c'est qu'il en a son soûl des hommes; il n'en peut plus d'écoeûrements. Oui, la terre est « calme et bonne »; mais ces « villages collés sur elle comme des nids de vermine » ! Et quelle vermine, « sanguinaire, puante » ! Et le vieux Fouan, ce qui l'achève, sans doute, c'est la bassesse et la férocité de ses enfants; mais ce surcroît d'horreur n'était pas nécessaire pour l'abattre : la vie banale elle-même, la vie telle quelle, le passage des jours, la condition humaine, quoi, suffisent pour nous démolir. Ce fardeau trop lourd sous lequel le vieux Fouan vacille, c'est, à elle toute seule, « la misère d'avoir vécu une existence d'homme ». Fin décembre 1893, Zola a composé ce drame bref intitulé « Lazare » où l'on voit le ressuscité qui supplie, qui conjure le Christ de le rendre au sommeil de la mort. Pitié, Jésus, dit Lazare, « ne faites pas de moi le plus grand exemple de votre colère » en me forçant à recommencer l'abominable épreuve de la vie. Non ! Non ! Non ! Pas une seconde fois ! L'oubli, enfin, le repos, dans le bienfait du néant ! Et voici, dans « Lourdes », le « commandeur » que laisse stupéfait, qu'exaspère cette rage qu'ont les pèlerins de se cramponner à la terre. N'ont-ils donc pas compris encore ? N'en ont-ils pas assez fait l'expérience

de ce qu'elle est, la vie, avec sa fatale détresse ? « N'avoir d'intelligence que pour douter, de volonté que pour ne pas pouvoir », de « tendresse » que pour se crever le cœur, c'est ça, la vie. Viendra « Rome » (1896), deuxième étape de l'itinéraire que parcourt l'abbé Pierre Froment. Et surgit là un épisode lourd de sens. Pierre, à Rome, sentait tout son être se disjoindre de plus en plus d'une religion fausse et funèbre. Il aimait à se rendre, chaque après-midi, dans ce Jardin Boccanera où, sur des marbres antiques, des bas-reliefs chantent la félicité du corps et de l'âme; ces pierres ont, sous sa main, une tiédeur de vie et la Rome du Vatican, là-bas, lui apparaît, parmi ces grands vestiges du paganisme, comme l'enclos nocturne et hideux d'une agonie. Or un jour où le soleil était là pourtant, pareil à lui-même, radieux et doux, un ciel limpide — et les martinets poursuivant leur ronde éternelle semblaient pousser, dans l'azur, des cris de bonheur — brusquement, d'un coup, dans un choc terrifiant, inexplicable, irrésistible, Pierre Froment découvre « la tristesse infinie de la joie, la désespérance sans borne du soleil »; et quand il s'écroule, un peu plus tard, devant le Pape, si les sanglots l'étouffent, ce n'est pas son échec qui le dévaste; il en était sûr d'avance; il savait que l'Eglise, déjà morte, ne pouvait plus revivre; mais il est sous l'étreinte d'une douleur « inguérissable, universelle, illimitée », rien d'autre, hélas, que « la douleur de vivre ».

*
**

« Douleur de vivre » ? Alors, et la « joie de vivre » ? Un mensonge ? Nous sommes ici au nœud du problème; et la réponse est que, pour Zola, les deux sont vraies, douleur et joie. Toute la profonde dialectique de l'écrivain, de l'homme, se reconstitue sous nos yeux.

Zola a cru, adolescent encore, à un sens de la vie qu'il exposait sans honte, le 10 août 1860 (il avait eu vingt ans le 2 avril) à Baille, son camarade : « Je crois en un Dieu tout puissant, bon et juste. Je crois que ce Dieu m'a créé, qu'il me dirige, et qu'il m'attend [...] ». Puis ces certitudes se sont défaites, en lui, sous sa réflexion personnelle, sous la poussée aussi du milieu matérialiste et déterministe ; presque toute la jeunesse intellectuelle, à Paris (et Zola y réside depuis sa dix-neuvième année) obéit à l'impulsion des Comte, des Taine, des Littré, des Renan. Et comment se fût-il rebellé, lui le provincial, l'ignorant, le sans diplôme, contre la leçon des compétents, des maîtres ? Avec une espèce d'allégresse violente, en 1879, il s'est écrié, parlant des crédules stupides qui brandissent leurs mythologies : « Nous nions leur bon Dieu; nous vidons leur ciel » (1). Mais si le libre-arbitre (autrement dit le pouvoir du choix, la liberté d'option) n'existe pas — et il l'a dit en propres termes, dans « Le Voltaire » du 17 mai 1879 : « Nous n'acceptons pas le libre-arbitre » —, si l'homme (et c'est ce qu'il pense; cf. « Voltaire », *ibid.*) « n'est qu'une

(1) E. Zola : « Le roman expérimental », p. 403.

machine animale agissant sous l'influence de l'hérédité et du milieu », si la science ignore et nie les valeurs, où est-elle, la grandeur de l'être humain, où est-il, l'espoir, et à quoi bon et que signifient, dans la substance de nous-même, cette réclamation, cette revendication d'une Justice désormais illusoire puisque l'absolu est un leurre, d'un bien qu'il n'est plus possible ni d'étayer ni de définir ? Son Jeanbernat de « La Faute [...] » aurait-il donc raison ? « Rien. Il n'y a rien. Tout ça, c'est de la farce ». Et raison, aussi, le sordide Canon de « La Terre », qui s'esclaffe parce que Hyacinthe s'est mis à gueuler : « Liberté ! Egalité ! Fraternité ! » et qui ricane sur ces « choses de l'autre monde, le droit, la justice [...] des histoires de curé » ?

Mais le même Jean Macquart, **recru de dégoût** à l'égard des hommes, c'est à l'époque des semailles qu'il s'en va. Il avance à grands pas sur la route, et partout, autour de lui, partout dans les champs, « au milieu des mottes grasses, des hommes marchaient, [...dans] l'envolée continue de la semence ; on la voyait nettement, dorée, ainsi qu'une poussière vivante, s'échapper du poing des semeurs » ; et Jean se disait que la terre, « même avec » nos souffrances, même avec « nos abominations », ne cesse pas de faire naître, de faire croître, d'engendrer de la vie. Pour quel « but ignoré » ? Jean Macquart n'est pas le seul, dans les « Rougon-Macquart », à marcher ainsi vers l'ailleurs, le

mieux, une clarté quand même. Ainsi Etienne Lantier, à la fin de « *Germinal* », ainsi Mme Hamelin, cette déchirée si courageuse, aux dernières pages de « *L'Argent* »; et, en dépit de ce qui lui est arrivé au Jardin Boccanera, Pierre Froment ne s'arrêtera pas, ne se laissera pas tomber pour demeurer inerte, la tête dans ses mains. Après l'étape « *Rome* », l'autre étape, ultime, heureuse, celle de Paris.

Jules Lemaître, à propos de « *L'Œuvre* », avait signalé, en 1886, la présence obstinée, dans chaque volume des « *Rougon-Macquart* », de quelqu'un, si noir que fût l'ouvrage, un être au moins, chargé par Zola de représenter l'espérance, chaque fois, oui, un être noble, au moins, une créature d'innocence ou de bonté, depuis Miette et Silvère de « *La Fortune* » jusqu'au petit Jacques de « *L'Œuvre* », en passant par Florent, du « *Ventre de Paris* », Lalie Bijard, de « *L'Assommoir* », Pauline surtout dans « *La Joie de Vivre* ». Et d'autres avaient paru déjà, semblablement dévoués, donnés, Daniel dans « *Le Vœu d'une Morte* », Marius dans « *Les Mystères de Marseille* »; et d'autres viendront, et le docteur Pascal, Clotilde, que sont-ils, au bout de la fresque, sinon deux cœurs purs? Pour comprendre Zola, et le connaître dans sa vérité, rien n'est plus précieux que sa « *Confession de Claude* ». « *J'ai deux existences parallèles, disait Claude; l'une, ici-bas, dans ma misère; l'autre dans la profonde pureté du ciel bleu* ». « *La réalité est affreuse* », disait-

il encore ; elle nie « toutes ces choses dont l'amour ne veut pas mourir en moi ». Claude connaît à la fois un « âpre besoin du réel » et le refus de renoncer, l'impossibilité de dire adieu aux « espérances du rêve ». Le rêve ? Mais il explose, et sous ce nom même, au beau milieu des « Rougon-Macquart », déconcertant aérolithe qui fait encore froncer des sourcils. Qu'est-ce que ça veut dire, d'où ça sort, pour quoi faire, ce « Rêve »-bleu en pleine coulée d'une œuvre forte et sombre ? L'Académie, n'est-ce pas ? Le désir de réparer les dégâts de « La Terre ». Zola qui ronronne ; le tigre métamorphosé en petit chat. Pouah ! Détournons bien vite nos regards... L'Académie n'a rien à voir ici, croyez-moi. « Le Rêve », cela fait partie, et fondamentalement, des choses que Zola avait à nous dire. Car il « veut » dire, et son œuvre entière, quelles que soient par ailleurs ces ambitions que nous avons dites (normales, légitimes), son œuvre entière porte témoignage.

Zola nous parle. Il nous dit, sous des fictions successives, ce qu'il est, ce qu'il croit, ce qu'il aime. S'il ne peut pas faire de bien — la foule n'a pas voulu l'écouter quand il lui dédiait des « cantiques » —, du moins ne pas faire de mal. Tenir le miroir où la vie se reflète. Que le monde voie ce qu'il est. Que les hommes constatent ce qu'ils font. Peut-être s'apercevront-ils de leur laideur et de tout ce qu'ajoutent leurs vices à la dureté du destin. L'auteur des « Rougon » nous montre, en 1893, le docteur Pascal brassant ses dossiers médicaux, et toutes les notes

qu'il a prises durant sa vie professionnelle ; et c'est lui-même, l'écrivain, qui est en cause et qui se demande s'il n'a point, peut-être, forcé sur la noirceur. Mais non ; il a fait ce qu'il a cru devoir faire ; il a dit ce qu'il a vu. Seulement, après la dénonciation, le temps est venu de l'annonciation. Et j'avoue que j'ai ressenti comme une secousse dans la poitrine quand j'ai trouvé, à l'improviste, parmi ces indications que Zola se donnait à lui-même en vue de ses « Quatre Evangiles », ceci, sur une page : ce que je voudrais écrire là, c'est « un cantique de bonté et de tendresse ». Le même mot qu'à vingt ans ! Ainsi il bouclait sa boucle. Ainsi il tenait la promesse qu'il avait faite, jadis, à la Ninon des « Contes » : je te reviendrai, tu verras ; je te retrouverai, toi et tous les rêves que nous faisons ensemble. Des rêves ? Est-ce tellement certain que ce ne soit là que des rêves ?

On a mené, en 1896, un gros bruit de rire, chez ceux qui le haïssaient, à cause de ses vers d'adolescence, si naïfs, si « chrétiens », qu'avait publiés Paul Alexis. Et Zola a répondu, très calme : « Ceux qui pensent que mon passé me gêne se trompent singulièrement. Car ce que j'ai voulu, je le veux encore, et c'est à peine si mes moyens ont changé ». La Vérite, la Justice, des « histoires de curé » ? (1). Va pour cette dénomination, si vous y tenez. Ah ! si seulement « les curés » y croyaient, à ces « histoires » !

(1) Le 29 octobre 1899, Barrès se félicite (« Cahiers », II, 150) des excellentes observations qu'il doit à Jules Gauthier : « quel abîme »

En avant ! Le voilà le sens que Zola veut donner à son œuvre. C'est l'acte de foi d'un incroyant, le coup de force ininterrompu de sa volonté, de sa bonne volonté. Le « but ignoré » dont il est question dans « La Terre », le testament philosophique du « Docteur Pascal » en a repris l'idée : « Vivre pour l'effort de vivre, pour la pierre apportée à l'œuvre lointaine et mystérieuse, la seule paix possible, en ce monde, étant dans la joie de cet effort accompli. » Qui croit à une tâche, croit à une valeur et il n'existe de valeur que par rapport à un absolu. Zola est de ceux qui pensent que l'Histoire a un sens, qu'il existe une aimantation de l'être et de la collectivité, et que la vie n'a de noblesse que si elle répond à cet appel « mystérieux ». Courage ! Il y a la douleur et la mort, mais « qui peut dire que la douleur et la mort ne savent pas ce qu'elles font » ? Ces mots-là, Zola les a prononcés devant une tombe, celle de Maupassant, le 7 juillet 1893, et dans son « Docteur Pascal » il a écrit : « Peut-être tout est-il bien [...] Quand on en saura davantage, on acceptera certainement tout ». Quelqu'un, Zola, qui croyait, comme le croit aujourd'hui Jean Rostand, qu'« aimer quelque chose plus que la vie, c'est faire que sa vie soit plus que la vie ».

disait cet homme de bien, entre notre attitude, à nous les positivistes sérieux, et « celle de ces esprits [...] qui s'estiment libres et progressifs » et qui croient à ces idoles creuses « la Justice en soi », la « vérité en soi, devant lesquelles ils se prosternent, pleins de foi et de sottise » ! Contaminés encore, ces niais, par la pensée barbare, et « religieux » à leur insu.

**Œuvres de Henri Guillemin
aux Editions d'Utopie**

Zola, légende et vérité
Napoléon, légende et vérité
Lamartine et la question sociale *suivi* de Lamartine en 1848
Connaissance de Lamartine
Un homme, deux ombres (J-J. Rousseau)
« Cette affaire infernale » (J-J. Rousseau)
L'Avènement de M. Thiers *suivi* de Réflexions sur La Commune
La Vérité sur l'affaire Pétain
M. de Vigny, homme d'ordre et poète
L'Arrière-pensée de Jaurès
Flaubert devant la vie et devant Dieu
La Bataille de Dieu
Histoire des catholiques français au XIX^e siècle
Rappelle-toi, petit
L'Histoire du Français
Une Histoire de l'autre monde
Reste avec nous
La face cachée de George Sand
Jeanne dite « Jeanne d'Arc »
L'Homme des Mémoires d'Outre-Tombe
L'Enigme Estherazy
1848, la première resurréction de la République
Claudél et son art d'écrire
A vrai dire
Benjamin Constant muscadin
Les Rougon Macquart
Le « Converti » Paul Claudel
Une certaine espérance
Charles Péguy
Le Coup du 2 décembre
Les origines de La Commune
 Cette curieuse guerre de 70
 L'Héroïque défense de Paris
 La Capitulation

Regards sur Bernanos
Robespierre, politique et mystique
Nationalistes et nationaux
Silence aux pauvres !
Jules Vallès, du courtisan à l'insurgé
La Guerre du Golfe (1991)
1789-1792 / 1792-1794 : les deux Révolutions françaises
Le Général clair-obscur
Hugo et la sexualité
Eclaircissements
L'Engloutie (Adèle, fille de Victor Hugo)
L'Affaire Jésus
Parcours
La Cause de Dieu
Jean-Jacques Rousseau ou la méprise extraordinaire
Précisions
Malheureuse Eglise
Pas à pas
Regards sur Nietzsche
Sullivan ou la parole libératrice
Madame de Staël et Napoléon
Lamartine, l'homme et l'œuvre
Vérités complémentaires
Nouvelles et contes
Chroniques du Caire
Par notre faute
L'humour de Victor Hugo
Le « Jocelyn » de Lamartine (version numérique)
Les « Visions » de Lamartine (version numérique)
Demain en France (version numérique)
Les écrivains français et la Pologne (version numérique)
Emile Zola, sa vie, le sens de son œuvre
(C.E.P. Cahier 39) (version numérique)

à paraître

Victor Hugo par lui-même

Les Passions d'Henri Guillemin
HG parle de Rousseau, Voltaire, Rimbaud, Vallès
(C.E.P. Cahier 50)
Réalité et signification de l'Histoire
(C.E.P. Cahier 56)

Les conférences de Henri Guillemin en livres-CD

L'Affaire Dreyfus
Le Fascisme en France
Jaurès
Jeanne d'Arc
Voltaire

Correspondances

La correspondance Paul Claudel / Henri Guillemin
est disponible sur www.utovie.com

Sur Henri Guillemin aux éditions d'Utovie

par Patrick Berthier
Une vie pour la vérité, bibliographie
Une vie pour la vérité, complément (version numérique)
Henri Guillemin tel quel
par Maurice Maringue
Henri Guillemin le passionné
par Patrick Rödel
Les petits papiers d'Henri Guillemin

Actes de colloques

Le moment Robespierre (colloque PHG, 2013)
Henri Guillemin historien et écrivain de la Révolution française
(colloque PHG, 2014)
Henri Guillemin et la Commune, le moment du peuple ?

(colloque LAHG, 2016)

L'enseignement de l'Histoire en péril (colloque LAHG 2021)

Conférences audio-visuelles

Actuellement, la plupart est disponible via la TSR (Télévision Suisse Romande) et consultable sur Youtube.

Coffret Henri Guillemin et La Commune

3 DVD + livre Réflexions sur La Commune

co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Coffret Henri Guillemin et L'Affaire Pétain

3 DVD + livre La Vérité sur l'Affaire Pétain

co-édition Les Mutins de Pangée / Utovie

Les associations

Présence d'Henri Guillemin (PHG)

41 rue Sigorgne, 71000 Mâcon

www.henriguillemin.fr

et

Les ami(e)s d'Henri Guillemin (LAHG)

20/22 avenue Aristide Briand, 92160 Antony

www.henriguillemin.org

travaillent à faire connaître l'œuvre de l'historien

Le Fonds Henri Guillemin

réuni par la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (CH)

est consultable sur : bpun.unine.ch/pdf/guillemin_inventaire.pdf

retrouvez les œuvres complètes (et les versions numériques)

d'Henri Guillemin sur

www.utovie.com